

# «L'Afrique des traitants et des esclaves» le point de vue de Jules Verne



**Janvier 2008**

Dossier pédagogique établi par  
Laurence de Massot et Catherine Botreau

## **Contacts**

**Bibliothèque municipale de Nantes**  
Service des Actions Educatives  
24, quai de la Fosse  
44000 NANTES  
Tél. 02 40 41 42 41 - fax : 02 40 41 42 00  
mail : [bm.sae@mairie-nantes.fr](mailto:bm.sae@mairie-nantes.fr)  
[www.bm.nantes.fr](http://www.bm.nantes.fr)

**Musée Jules Verne**  
3, rue de l'Hermitage  
44100 NANTES  
Tél. 02 40 69 72 52 - fax : 02 40 73 28 18  
mail : [musee-julesverne@mairie-nantes.fr](mailto:musee-julesverne@mairie-nantes.fr)  
[www.julesverne.nantes.fr](http://www.julesverne.nantes.fr)

Objectifs pédagogiques et niveaux concernés	p.3
Avant-propos	p.5
Jules Verne et l'esclavage	p.5
a. La rencontre avec Hetzel	p.5
b. <i>Un Capitaine de quinze ans</i>	p.8
c. Autres textes	p.10
Jules Verne et la colonisation	p.11
a. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes	p.11
b. Anticolonialisme ou chauvinisme anti-anglais	p.11
c. Sensibilité aux luttes coloniales mais marche du progrès	p.13
	p.14
Jules Verne et le racisme	p.14
a. Une pensée très « XIXème »	p.18
b. Participer au racisme ambiant n'est pas une excuse	p.21
c. Antagonismes sociaux	p.22
Conclusion : Un point de vue sur le monde	p.24
<i>Un Capitaine de quinze ans</i> : analyse d'extraits	
1. La traite	p.24
2. Un campement sur les bords de la Coanza	p.28
3. Quelques notes de Dick Sand	p.30
4. Kazonndé	p.33
5. Un jour de grand marché	p.35
6. Un punch offert au roi de Kazonndé	p.37
7. Un enterrement royal	p.39
Quelques repères chronologiques sur la vie de Jules Verne (1828-1905)	p.42
Résumé d' <i>Un Capitaine de quinze ans</i>	p.43

### Thème du dossier :

Avec plus de soixante titres, les *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne offrent un choix varié d'ouvrages adaptés aux classes de collège et de lycée. La redécouverte actuelle de Jules Verne – notamment depuis le centenaire de sa mort en 2005 – autant dans le monde francophone qu'anglophone, s'accompagne d'un regain d'intérêt pour *Les Voyages Extraordinaires*.

Parmi eux, nous attirons tout particulièrement votre attention sur *Un capitaine de quinze ans* qui permet d'étudier l'œuvre de Jules Verne dans ses aspects habituels, mais aussi de s'interroger sur les motivations de l'écrivain et son idéologie.

Le présent dossier pédagogique offre, dans une première partie, une synthèse sur le point de vue de Jules Verne face à l'esclavage, la colonisation et le racisme. Dans la seconde partie, il vous propose l'étude de quelques extraits d'*Un capitaine de quinze ans*, en l'accompagnant de pistes d'analyse utilisables en cours.

### Dans quelles disciplines ?

- En Français : l'œuvre de Jules Verne est d'une telle richesse que presque n'importe lequel de ses romans peut être étudié en classe de français. De nombreux thèmes peuvent être abordés : la narration, la dimension réaliste ou fantastique, les figures de style, le travail de l'écrivain... Plus spécifiquement, *Un capitaine de quinze ans* permet notamment d'étudier toutes les composantes du récit complexe, mais aussi d'aborder l'argumentation et ses procédés stylistiques, ainsi que la dimension réaliste et le travail sur les sources.
- En Histoire-géographie et éducation civique : les dimensions de l'espace et du temps étant fondamentales dans les romans de Jules Verne, là aussi, il y a matière systématique à une étude historique et géographique. *Un Capitaine de quinze ans* permet de réaliser une étude sur des épisodes importants de l'histoire de l'Europe au XIXe siècle et ses colonies, mais aussi un travail sur la géographie africaine – notamment un travail sur les cartes et les récits des explorateurs de l'époque ; enfin, ce texte permet aux élèves de s'interroger sur les courants de pensée de l'époque (esclavage, colonisation, racisme).
- Concilier l'étude du texte en Français avec les programmes d'Histoire-géographie. : On peut souhaiter en Français, pour que les élèves soient plus à l'aise et familier de ces thèmes, placer cette séquence après qu'ils les auront étudiés en Histoire. Mais ce peut être aussi bien l'occasion d'entreprendre un travail interdisciplinaire avec le professeur d'Histoire.

### Niveaux concernés :

L'étude des textes de Jules Verne proposés ici répond aux instructions officielles des classes de quatrième, troisième et seconde (générale ou professionnelle).

- En Français :
  - 4<sup>ème</sup> : registre réaliste, approche de l'argumentation, différence entre narrateur et auteur
  - 3<sup>ème</sup> : récit complexe et argumentation
  - 2<sup>nde</sup> : genres et registres ; production, diffusion et réception des textes ; argumentation.
- En Histoire-géographie :
  - 4<sup>ème</sup> : l'Europe et son expansion au XIXe siècle (1815-1914)
  - 2<sup>nde</sup> : un tableau de l'Europe au milieu du XIXe siècle, transformations économiques et sociales, aspirations libérales et nationales jusqu'aux révolutions de 1848.

### Objectifs pédagogiques :

L'œuvre de Jules Verne peut être abordée ainsi sous de nombreux angles : imaginaire, littérature de jeunesse, voyages, découverte... Mais Jules Verne est avant tout un homme de son temps ; il ne se contente pas de donner à ses romans une vocation didactique, mais il interroge aussi la curiosité de celui qui le lit.

Nous proposons d'organiser ce dossier autour de plusieurs objectifs principaux

- Restituer l'auteur dans un contexte géographique et historique : il s'agit notamment de replacer Jules Verne par rapport aux grands événements de la seconde partie du XIXe siècle (la découverte de nouvelles terres en Afrique, la colonisation, le Printemps des Peuples, etc...). Il est nécessaire alors d'insister sur la politique intérieure et extérieure de l'époque (abolition de l'esclavage, gouvernement provisoire, Schœlcher...). A ce titre, Jules Verne apparaît comme un témoin de son époque, et son œuvre reflète ainsi ce qui se passe dans la seconde moitié du XIXe siècle. Il traduit parfaitement dans ses romans, et notamment dans *Un capitaine de quinze ans*, l'atmosphère de l'époque et les questions qui alors révolutionnent la société, ses modes de vie et de pensée.
- Comparer les extraits de romans à la réalité du XIXe siècle : l'objectif est d'inciter l'élève à dépasser la simple lecture de l'œuvre en l'interrogeant sur les conditions d'écriture de cette dernière et notamment sur les sources utilisées par Jules Verne.
- Permettre à l'élève d'avoir une lecture intelligente de l'œuvre : si l'on interroge les élèves sur les mots qui leur viennent à l'esprit lorsqu'on évoque Jules Verne, il y a fort à parier que l'on retrouvera les termes de science-fiction, anticipation ou voyage... Aussi, sera-t-il intéressant, dans cette perspective, de montrer aux élèves une autre face de l'auteur. Le choix du *Capitaine de quinze ans* permet de mettre en relation d'autres thèmes avec la figure de l'auteur : anti-esclavagisme, racisme, etc... Il s'agit alors de faire s'interroger les élèves : pourquoi Jules Verne a-t-il écrit cela ? Quels procédés utilise-t-il ? ...

Afin de faciliter l'étude des différents extraits, nous avons placé en annexe au dossier une présentation succincte de l'auteur et du livre, *Un Capitaine de quinze ans*.

Dans l'espoir que ces outils vous sembleront adaptés à vos besoins, nous restons à l'écoute de toutes vos remarques susceptibles de les améliorer.

### Avertissement

Pour constituer ce dossier, nous nous sommes appuyés principalement sur les trois ouvrages suivants :

- Olivier Dumas, « La race noire dans l'œuvre de Jules Verne » in *Jules Verne et les sciences humaines*. Paris, U.G.E., 1979 (communications du colloque de Cerisy, 11-12 juillet 1978) ;
- Jean Chesneaux, *Jules Verne, Un regard sur le monde*, Paris, Bayard, 2001 ;
- Lucian Boia, *Jules Verne, les paradoxes d'un mythe*, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

Ils sont en effet suffisamment riches et complémentaires pour donner un bon aperçu de la complexité de l'œuvre de Jules Verne, en rendant compte d'un débat qui traverse toujours la critique universitaire. Ils ne sauraient cependant en épuiser exhaustivement la matière, et ce dossier n'a d'autre prétention que d'introduire un débat enrichissant pour la classe et d'inviter à la diversité des lectures dont l'œuvre de Jules Verne est susceptible contrairement à une idée réductrice le plus souvent répandue.

Aussi le lecteur gardera-t-il à l'esprit ce conseil de Lucian Boia :

« Rien ne nous empêche de regarder Jules Verne avec nos propres yeux. Sachons toutefois que son regard était différent, sûrement plus décontracté et plus relativiste. Avec lui, on risque de balancer à l'infini entre des interprétations divergentes ou qui nous paraissent telles. Le mieux serait, si on veut vraiment dialoguer avec Jules Verne, de renoncer aux dichotomies qui nous sont chères : droite et gauche, pessimisme et optimisme, noir et blanc... Ce n'était pas sa manière de considérer le monde. »

Paschal Grousset, sous le pseudonyme d'André Laurie, a collaboré avec Jules Verne à certains de ses romans. Ce texte a été écrit au lendemain de la mort de Verne.

« Jules Verne qui s'est éteint hier à l'âge de soixante-dix-sept ans fut quelque chose de plus et de mieux que l'imaginait la majorité de ses lecteurs. Un des écrivains les plus originaux, les plus brillamment doués, les plus noblement français et aussi un des plus mondiaux, un de ceux qui ont su parler à l'univers le langage qu'il attendait, un des hommes rares qui ont le privilège de représenter l'espèce au grand parlement humain et d'adresser au monde surhumain un message unanimement compris. »

Ses ouvrages forment aujourd'hui un ensemble de soixante dix volumes qui n'ont d'analogue dans aucune littérature et depuis plus d'un siècle et demi, cet ensemble lui vaut une notoriété internationale. Voilà quelque chose de tout à fait spécifique et que Lucian Boia, dès la préface de son ouvrage visant à décrypter le mythe Verne, met en exergue :

« Curieuse condition d'une œuvre ouverte à toutes les interprétations et où chacun, d'une génération à l'autre et d'une idéologie à l'autre semble avoir trouvé son compte. » (*Jules Verne, les paradoxes d'un mythe*, Lucian Boia, Paris, les Belles lettres, 2005, p.7).

Un des thèmes sur lequel les spécialistes de Jules Verne se divisent peut-être le plus, c'est sur l'idéologie politique de l'auteur, d'autant que son aptitude à se dérober sur ce point est tout à fait remarquable. L'écrivain n'est pas un idéologue et pourtant les convictions ne lui manquent pas.

En effet, sous couvert de littérature enfantine respectant tous les tabous de l'époque, chaque ouvrage devient pour Jules Verne l'occasion de dénoncer les systèmes en place. Le tranquille bourgeois provincial s'enflamme pour les mouvements de libération et de résistance. Ainsi, son *Capitaine de quinze ans* a pour toile de fond les campagnes humanitaires en faveur de l'arrêt de la traite des Noirs. Comme nous le verrons plus bas, si Jules Verne s'efforce de dénoncer les exactions commises par la puissance coloniale, il justifie dans le même temps le colonialisme par l'apport du « progrès », et parfois même recourt aux caricatures de l'époque pour décrire les peuples africains ou asiatiques. Jules Verne demeure un auteur insaisissable, un homme secret, profond, et têtu dont la façade bourgeoise dissimule mal les révoltes.

## Jules Verne et l'esclavage :

### a. La rencontre avec Hetzel :

« Sans Hetzel, Verne n'existerait pas ; sans Verne, Hetzel serait oublié et n'aurait pas autant enrichi sa librairie. »

Voici la synthèse qu'Olivier Dumas, spécialiste de Jules Verne et de Pierre-Jules Hetzel, fait d'une collaboration qui fut peut-être unique en son genre. Leur premier contrat a été signé le 23 octobre 1862 ; il fut suivi de quinze autres.

« L'éditeur, militant républicain de retour à Paris après neuf ans d'exil, veut fonder une librairie éducative d'inspiration laïque. Pour mener à bien ce projet, il s'est associé à Jean Macé, initiateur des bibliothèques populaires en Lorraine, militant actif de l'instruction publique. Hetzel et Macé partagent l'esprit encyclopédique qui fait du patrimoine de l'humanité le socle

d'une égalité pour tous par l'apprentissage et le savoir. *Les Voyages extraordinaires* de Jules Verne sont fondés sur cette confiance dans le savoir et dans le progrès, aussitôt tempérée par les doutes de l'écrivain sur la capacité des hommes d'en maîtriser le pouvoir. Bientôt, il décrit la planète sous ses aspects les plus divers. *Cinq semaines en ballon*, le premier manuscrit qu'il met entre les mains de Hetzel, correspond au double objectif d'éducation et de récréation recherché par l'éditeur. Il associe l'aventure, les découvertes en cours, les explorations récentes, une présence déterminante de la nature et une technique en plein essor, le ballon aérien. » (Jean-Paul Dekiss, *Jules Verne : Une mythologie du savoir, le fabuleux voyage du Nautilus*, Futuroscope, SCEREN-CNDP, 2005)

Hetzel, qui demeurera le seul et unique éditeur de Verne jusqu'à sa mort, était un éditeur exigeant, mais l'écrivain acceptait presque toujours les remarques de son éditeur, même si elles étaient parfois dictées davantage par la nécessité commerciale que par une analyse critique littéraire. Hetzel père et fils ne refusèrent jamais les manuscrits de Jules Verne, exception faite pour un bref roman futuriste de jeunesse.

En effet, en 1864, Jules Verne présente à l'éditeur Hetzel son *Paris au XXe siècle*<sup>1</sup> aux accents étrangement prémonitoires. Il y dépeint une ville polluée, peu à peu étouffée par le progrès technique, en proie à la dictature de la haute finance. Refusé par l'éditeur, ce roman paraîtra en ... 1994, après avoir été miraculeusement retrouvé.

Jean Chesneaux dans son ouvrage, *Jules Verne, Un regard sur le monde*, apporte un éclairage intéressant sur l'interaction entre les deux hommes. Pour lui, en effet, s'il est d'usage de dire de Jules Verne qu'il est l'auteur le plus vendu après la Bible et Shakespeare, ou bien encore qu'il est le père de la science fiction, il faut ajouter aussi – ce que l'on sait sans doute moins – que Jules Verne, qui a enchanté des générations d'enfants, rêvait comme Balzac d'écrire une critique sociale de son temps.

L'ambition de Verne se heurte aux désirs de Hetzel dont la volonté est de faire entrer la science dans la littérature. Verne devient alors l'instrument des rêves éducatifs de son éditeur. L'homme qui souhaitait « secouer jusque dans ses fondements la société moderne par l'audace et la cruauté de [ses] peintures », devra se contenter d'inciter au voyage et à l'aventure. Il ne se prive pas pour autant de glisser dans ses œuvres quelques lectures politiques de son cru et se montrera, au travers de ses ouvrages, un observateur attentif des bouleversements du monde.

Trois événements successifs vont éveiller Verne – né en 1828 – à la conscience politique. La première, c'est la révolution de 1848, le Printemps des Peuples. Il a alors tous justes vingt ans. Puis vient sa rencontre en 1863 avec Hetzel. Ce dernier fut chef du cabinet de Lamartine en 1848 et ministre des Affaires étrangères du gouvernement provisoire. A ses côtés, Jules Verne va baigner dans un milieu d'orientation républicaine, côtoyant des gens tels que Jean Macé. Enfin, à trente ans, c'est la guerre de Sécession qui ne laisse pas d'impressionner et d'influencer l'auteur.

De ce fait, comme le souligne Jean Chesneaux (Jean Chesneaux, *Jules Verne, Un regard sur le monde*, 2001) un certain nombre de thèmes verniens permettent de le situer dans la mouvance spirituelle de la révolution de 1848. Certes, nous n'oublierons pas d'autres positions de Jules

Mais il serait dommage d'ignorer la présence de certains motifs similaires chez Jules Verne et les socialistes de son temps. Mais pour lui, les idées circulent, s'entrecroisent et se combinent dans un esprit laissé libre et ouvert. Il en vient même à dire que cette liberté de Jules Verne traditionaliste le place parfois à la gauche de l'éditeur Hetzel, athée et républicain dans l'âme, car ce dernier n'a de cesse de ne pas froisser son public bourgeois et bien-pensant...

« Jules Verne est un esprit libre et assez pragmatique, capable de s'adapter ou de se révolter suivant son jugement personnel, sans se considérer prisonnier d'une idéologie ou d'un mouvement politique. » (Lucian Boia, *ibid.*, p 177).

Aussi ne faut-il pas se priver de cette orientation « quarante-huitarde » si elle permet de mieux comprendre l'œuvre...

---

<sup>1</sup> Le Services des Actions Educatives de la Bibliothèque municipale de Nantes met à votre disposition un dossier pédagogique sur le sujet : « Albert Robida ou l'anticipation au XIXe siècle : une filiation vernienne ? ».

Il en est ainsi de l'anti-esclavagisme, très présent dans les *Voyages*. La libération des esclaves dans les colonies françaises avait été une des premières réalisations du gouvernement provisoire de Paris, sur proposition de Schoelcher.

C'est le thème central de deux romans importants (qu'on retrouve aussi bien dans les études de Chesneaux et de Dumas) : *Nord et Sud* et *Un capitaine de quinze ans*.

L'impression laissée par la guerre de sécession se fait déjà sentir dans *Vingt mille lieues sous les mers*. John Brown, le héros de l'expédition malheureuse de 1859 contre l'arsenal sudiste de Harper's Ferry, pendu par les esclavagistes après sa défaite, apparaît dans le cabinet de Nemo.

Lors du Colloque de Cerisy, tenu du 11 au 21 juillet 1978, Olivier Dumas rapporte qu'Hetzl, passionné par la lutte anti-esclavagiste, corrige le texte de Verne et lui demande d'écrire sur ce sujet.

« Verne résiste, non qu'il ne partage pas les vues de son éditeur, mais il tient à développer d'abord ses propres idées. Il doit lutter pour ne pas faire du Capitaine Nemo un anti-esclavagiste » (Olivier Dumas « La race noire dans l'œuvre de Jules Verne », in *Jules Verne, Colloque de Cerisy*, 1978, Collection, p. 266)

Voici la réponse faite par Jules Verne aux remarques de son éditeur sur ce point précis :

« Vous m'avez dit : l'abolition de l'esclavage est le plus grand fait économique de notre temps, d'accord, mais je crois qu'il n'a rien à faire ici. L'incident de John Brown me plaisait par sa forme concise, mais à mes yeux, il amoindrit le capitaine. Il faut conserver le vague, et sur sa nationalité et sur sa personne et sur les causes qui l'ont jeté dans cette étrange existence. » (Jean Jules Verne, *Jules Verne*, Hachette, 1973, p.149).

On le voit, un débat assez vif a opposé les deux hommes à propos de la personnalité du capitaine Nemo, l'un des héros emblématiques des *Voyages extraordinaires*. Hetzel avait du mal à accepter la dimension anonyme et nihiliste de ce personnage qui coulait des navires sans raison et semblait haïr l'humanité. C'est pourquoi il suggère d'en faire un anti-esclavagiste qui se vengerait des Anglais. Finalement les deux hommes décident de ne pas justifier les actes de Nemo, ce qui lui confèrera cette dimension si particulière.

Ce n'est qu'en 1878 que Verne accepte, dans *Un capitaine de quinze ans*, de traiter pleinement le sujet mais « manifestement sans passion excessive » d'après Olivier Dumas.

« S'il en décrit les horreurs, qu'il réproouve autant qu'Hetzl, il revient vite à ce qui l'intéresse : l'aventure et le récit des épreuves initiatiques du jeune Dick Sand » (Olivier Dumas, *ibid*, p. 267)

Aussi, intéressons-nous de plus près à ce texte, qui mène le lecteur au cœur d'une Afrique tout à la fois fascinante et terrifiante :

« *L'Afrique ! L'Afrique équatoriale ! L'Afrique des traitants et des esclaves !* » (première partie, chap.18)

## b. Un capitaine de quinze ans :

« *La Traite ! Personne n'ignore la signification de ce mot, qui n'aurait jamais dû trouver place dans le langage humain.* » (première partie, chap.1)

Voilà le constat sans appel qui ouvre la deuxième partie du roman ; s'ensuit alors une dizaine de pages sur l'horreur et la réalité de l'esclavagisme, qui devient, dès lors, le thème central de l'œuvre.

Rappelons tout d'abord qu'en choisissant l'Afrique pour cadre de son récit, Jules Verne a avant tout à cœur de mener à terme « l'ensemble de (son) étude sur la surface du globe ». On retrouve bien ici l'esprit encyclopédique des *Voyages*. Comme toujours, Jules Verne s'appuie sur les récits des explorateurs de son temps. Pour son *Capitaine de quinze ans*, il s'appuie notamment – et nous aurons à en reparler – sur le texte de Cameron, *De Zanzibar à Benguela*, paru en 1877 dans la revue *Le Tour du Monde*. Et c'est ainsi que la traite des Noirs fait l'objet d'une relation scrupuleuse, dans le respect des sources de l'auteur : le texte de Cameron, bien sûr, mais aussi ceux de Stanley ou Livingstone. Le souci de vérité prime sur tout effet de sensiblerie et Jules Verne offre une vision de la traite à la fois vraie historiquement et sincère dans le propos. La monstruosité de ce « commerce » est rigoureusement établie. Le propos est parfois cinglant :

« *En plein XIXe siècle, la signature de quelques Etats, qui se disent chrétiens, manque encore à l'acte d'abolition de l'esclavage.* » (première partie, chap.1)

Et d'autres fois proprement horrifiant, appuyé par les chiffres :

« *On n'estime pas à moins de quatre vingt mille le nombre des esclaves qui arrivent au littoral, et ce nombre, paraît-il, ne représente que le dixième des indigènes massacrés.* » (première partie, chap.1)

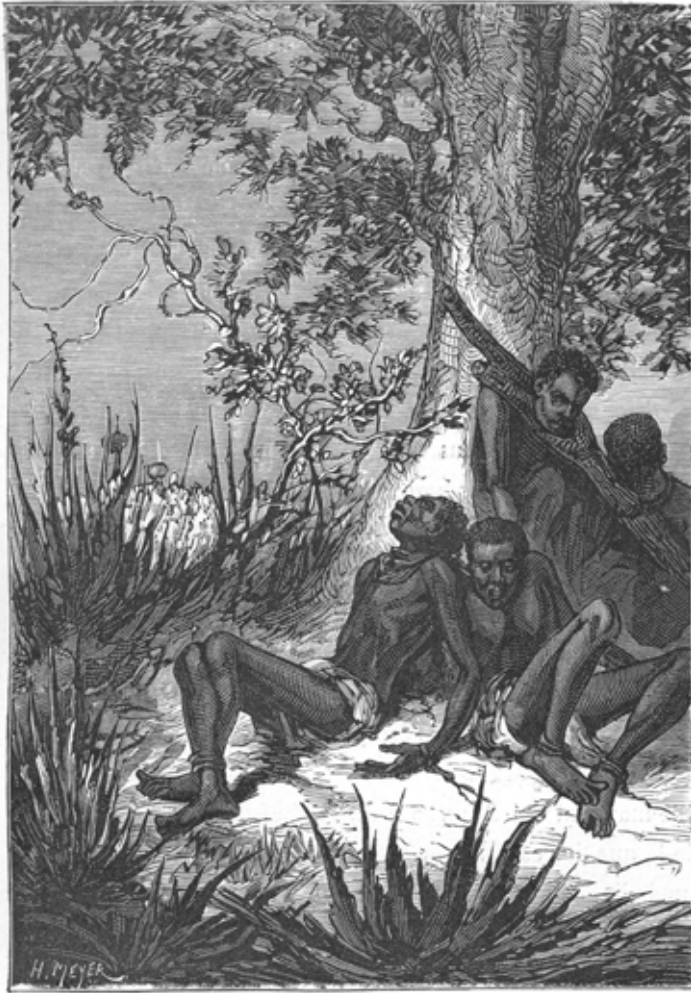
On pourrait certes rétorquer que l'esclavagisme dans les colonies françaises avait été aboli en 1848 et que Verne ne prenait donc aucun risque à défendre ainsi l'abolition complète de l'esclavage, il n'en reste pas moins que la grande majorité de la deuxième partie de son roman n'est qu'un immense plaidoyer pour la cause des esclaves. Or, ce souci de vérité vient heurter de front et avec audace un tabou de la littérature d'époque.

Ainsi, le journal que tient Dick Sand sur les semaines qu'il passe à traverser le pays avec les esclaves - n'ayant échappé aux fers que parce qu'il était de race blanche - est émaillé de remarques terrifiantes :

« *Depuis hier, une mère porte dans ses bras son petit enfant mort de faim !... elle ne veut pas s'en séparer !...* » (première partie, chap.8)

Plus loin, la dénonciation de l'esclavagisme passe ainsi par la relation détaillée de faits, certes exacts, mais parfaitement odieux :

« *Nous venons de passer près d'un arbre...A cet arbre, des esclaves étaient attachés par le cou. On les y avait laissé mourir de faim.* » (première partie, chap.8)



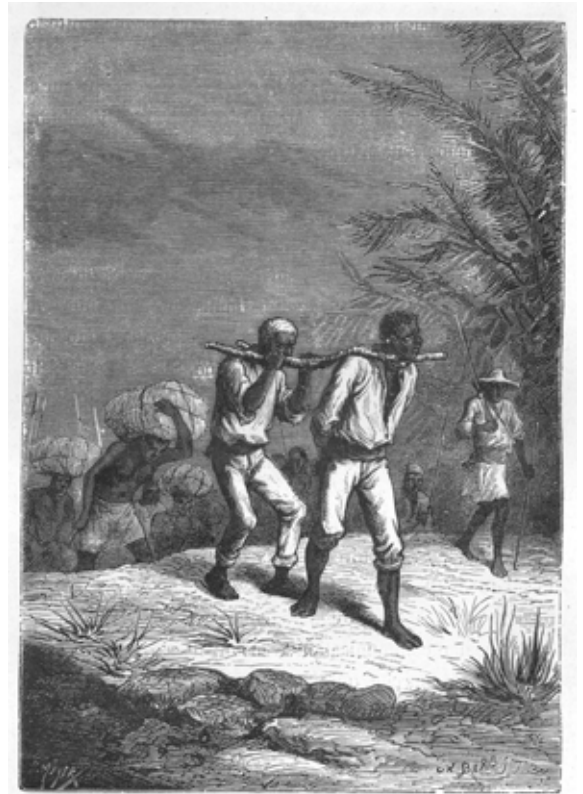
On les y avait laissé mourir de faim. (Page 266.)

Rien ne sera épargné au lecteur. Point culminant de cette marche de la honte et de l'horreur, l'un des personnages du roman - la vieille nourrice noire - succombe sous les coups de hache des gardiens d'esclave sur le chemin qui les mène au « village-marché » car elle est trop faible et trop vieille pour continuer à marcher :

*« Aujourd'hui, vingt captifs qui ne pouvaient plus se traîner ont été massacrés à coup de hache par les havildars ! (...) La pauvre vieille Nan est tombée sous le couteau dans cette horrible boucherie... Je heurte son cadavre en passant ! »* (première partie, chap.8)

Un trait particulier reste à souligner, vérité historique – certes – mais qui nourrira plus bas le débat, Verne met l'accent sur le fait que ce sont majoritairement des Noirs qui asservissent d'autres Noirs avant de les revendre sur les marchés, ainsi le « traitant » Alvez est lui-même un indigène ce qui ne l'empêche pas de faire montre de la plus grande cruauté envers les esclaves.

La dénonciation est donc aussi claire que précise et, si l'on est – à première vue – loin de l'objectif récréatif des *Voyages*, de la beauté des paysages sous-marins ou aériens, l'éducation des jeunes lecteurs, elle, est effective et rejoint bien le « dessein général » qui était celui de Verne : offrir une relation honnête du monde et par là même laisser sourdre ses refus et ses révoltes. Dans *Un Capitaine de quinze ans*, il semble bien que Jules Verne ait pu enfin, selon ses désirs profonds, « secouer jusque dans ses fondements la société moderne par l'audace et la cruauté de [ses] peintures ».



Bat, accouplé avec son père, marchait devant lui. (Page 255.)



En même temps qu'Alvez, apparaissait son ami Coimbra. (Page 272.)

c. Autres textes :

Cette question de l'esclavage apparaît en maintes autres occasions, donnant toujours lieu à une dénonciation véhémement de cet « odieux trafic », de ces « odieuses exportations ».

Dans *Nord contre Sud*, la lutte des esclavagistes contre les anti-esclavagistes occupe, là encore, tout le roman. Il s'agit du dernier roman écrit avec les consignes d'Hetzel, mais c'est aussi le premier sur l'abolition aux Etats Unis. Le premier titre retenu pour cet ouvrage est évocateur : « La dernière esclave ». La prise de position est claire ; voici ce qu'en dit un des personnages :

*« Se battre pour cette cause, c'est se battre pour l'affranchissement d'une race humaine, et, en somme, pour la liberté. »* (seconde partie, chap. 4)

Olivier Dumas revient sur ce texte et y décèle une nette opposition entre un personnage noir attachant – le personnage principal, la « dernière esclave », la métisse Zermah, qui sert de maman à la petite Diana – et le régisseur Perry, « réactionnaire type » : (Olivier Dumas, *ibid*, p. 268)

*« Des Noirs qui ne sont plus esclaves ! Des Noirs qui vont travailler à leur compte ! Des Noirs qui seront obligés de pourvoir à leurs besoins ! C'est le bouleversement de l'ordre social ! C'est le renversement des lois humaines ! C'est contre nature ! Oui, contre nature ! »* (seconde partie, chap. 8).

La conclusion sur ce point revient à Jean Chesneaux :

« L'hostilité de Jules Verne contre l'esclavage est donc absolue et sans réserve, au nom de mobiles strictement humanitaires. Sa position est une position de principe. Il ne suggère jamais que les propriétaires d'esclaves ont pu ou auraient pu avoir intérêt à affranchir leurs esclaves, pour une meilleure productivité du travail. » (Jean Chesneaux, *ibid*, p. 83)

### Jules Verne et la colonisation :

#### a. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes :

« C'étaient des portraits, des portraits de ces grands hommes historiques, dont l'existence n'a été qu'un perpétuel dévouement à une grande idée humaine, Kosciuszko, le héros tombé au cri de *Finis Poloniae*, Botzaris, le Léonidas de la Grèce moderne, O'Connell, le défenseur de l'Irlande, Washington, le fondateur de l'Union américaine, Manin, le patriote italien, Lincoln, tombé sous la balle d'un esclavagiste, et enfin ce martyr de l'affranchissement de la race noire, John Brown, suspendu à son gibet, tel que l'a si terriblement dessiné le crayon de Victor Hugo. » (*Vingt mille lieues sous les mers*, seconde partie, chap. 8).

Pour Jean Chesneaux, les eaux-fortes que l'on trouve dans le cabinet de travail du capitaine Nemo fournissent une clé du système politique des *Voyages*. La sympathie pour les luttes des peuples opprimés dont Nemo s'affirme « le champion », pour la révolte des « races esclaves » dont il veut être le « libérateur » : ces sympathies quarante-huitardes ne sont pas fortuites. Nous avons expliqué ce qu'il en était plus haut.

Dans son essai, Chesneaux dresse la liste de ces « fugitives apparitions du mouvement des nationalités dans des romans dont le thème central est d'une autre nature » (Jean Chesneaux, *ibid*, p.73), puis s'attarde sur les romans pour lesquels ces mêmes mouvements de libération sont au centre de l'intrigue : l'indépendance grecque (*l'Archipel en feu*), le nationalisme hongrois (*Mathias Sandorf*), la misère irlandaise (*P'tit Bonhomme*), les conflits entre barons baltes et paysans russes (*Un drame en Livonie*), le mouvement national des Canadiens français contre la domination britannique en 1837 (*Famille sans nom*).

« Le romantisme dont est imprégnée toute l'œuvre vernienne, et dont les éléments d'anticipation scientifique de celle-ci ont longtemps détourné l'attention, l'apparente aussi aux élans fiévreux du Printemps des Peuples. » (Jean Chesneaux, *ibid*, p.85)

On serait donc tenté de croire qu'à l'instar de sa dénonciation de l'esclavagisme, Jules Verne insère dans la trame de certains de ses romans une dénonciation pure et simple du système colonial. Mais qu'en est-il vraiment ?

#### b. Anticolonialisme ou chauvinisme anti-anglais :

« En particulier, l'absence de récits à la gloire de la colonisation reste très étonnante à cette époque de conquête colonialiste » (Olivier Dumas, *ibid*, p. 264-65).

Ce qu'Olivier Dumas souligne comme une absence remarquable dans les textes de Verne, chez Jean Chesneaux se transforme en sorte de négatif photographique : il remarque, pour sa part, comme un fait assez exceptionnel pour l'époque et qu'il faut souligner, la présence marquée de passages hostiles à la politique coloniale de l'époque. En effet, il semble que l'intérêt de Jules Verne pour les mouvements nationaux, présent dans les *Voyages extraordinaires*, ne se borne pas aux frontières de l'Europe ; au contraire, il s'élargit aux mouvements populaires des autres continents :

« Il n'allait certes pas de soi de passer avec audace sur l'autre versant de l'histoire, d'exprimer la même compréhension envers les mouvements européens, et envers les mouvements

autochtones de résistance contre la domination blanche dans le reste du monde. Et pourtant c'est dans des termes presque identiques que Verne présente souvent les premiers et les seconds, qu'il analyse leur large base populaire et leurs composantes culturelles, qu'il insiste sur leur volonté de libération. » (Jean Chesneaux, *ibid*, p. 87)

Alors en pleine expansion, les grands empires coloniaux de l'Angleterre, de la France et consorts sont très présents dans l'univers des *Voyages*, et tout autant la résistance que provoquait cette expansion coloniale européenne. Mais ici encore, la pensée de notre auteur ne se laissera pas apercevoir si facilement : balançant entre deux directions, la démarche vernienne est pour le moins contradictoire. (Jean Chesneaux, *ibid*, p. 170).

Ainsi, *Sans dessus dessous* (1889) est une attaque au principe même des conquêtes coloniales. Une conférence internationale est réunie pour la mise en adjudication des régions polaires au bénéfice d'une société qui désire en exploiter les houillères. Si Jules Verne rappelle les principes de la Conférence de Berlin (1885), c'est en forme de condamnation directe contre les Grandes Puissances accapareuses :

« Depuis quelques années, il est vrai, la Conférence de Berlin avait formulé un code spécial, à l'usage des Grandes Puissances qui désiraient s'appropriier le bien d'autrui sous prétexte de colonisation ou de débouchés commerciaux. Toutefois, il ne semblait pas que ce code fût applicable en cette circonstance. » (*Sans dessus dessous*, chap. 1)

Dans ce texte, fait retour le thème du Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, droit visiblement bafoué :

« Mais des Esquimaux, des Tchouktchis, des Samoyèdes ! ... On ne les consulta même pas. » (chap. 1).

Se replongeant dans ce texte, mais aussi dans d'autres, Jean Chesneaux en vient à formuler l'affirmation suivante :

« Faut-il aller plus loin et déceler dans les *Voyages* un réquisitoire anticolonialiste de principe, prudemment masqué derrière des attaques anti-anglaises plus explicites ? (...) En fait, si véhémentes soient-elles, c'est bien le pouvoir colonial anglais que visent certaines attaques de Verne, et non la domination coloniale en soi. » (Jean Chesneaux, *ibid*, p. 175)

Afin d'étayer son propos, il cite un extrait de *Mistress Branican*, portant sur le problème de la Tasmanie :

« Si l'anéantissement d'une race est le dernier mot du progrès colonial, les Anglais peuvent se vanter d'avoir mené leur œuvre à bon terme. » (*Mistress Branican*, seconde partie, chap. 1).

Aussi, pour lui, si Jules Verne s'indigne – par principe et conviction personnels – contre le sort de petits peuples opprimés, sa diatribe n'est que plus aiguisée par le simple fait qu'elle tient dans sa ligne de mire l'ennemi de toujours, la perfide Albion. (Jean Chesneaux, *ibid*, p. 176)

Et c'est à son tour de souligner une absence bien remarquable dans les textes de Verne, et d'en tirer les conclusions qui s'imposent (quitte d'ailleurs à faire son propre *mea culpa* et à rendre moins tranchées ses positions passées) :

« En fait, aucun roman vernien n'est consacré à l'expansion coloniale française proprement dite. Le silence est total, notamment sur les conquêtes d'Indochine, si discutées aient-elles été à l'époque de « Ferry-Tonkin ». Il est donc excessif de voir dans les *Voyages*, selon la formule de Soriano « une justification des visées coloniales françaises », formule qui prenait le contre-pied de mes analyses de 1971, bien excessives elles aussi. » (Jean Chesneaux, *ibid*, p. 177).

### c. Sensibilité aux luttes coloniales mais marche du progrès :

Il semble donc bien, fidèle en ceci à sa rigueur habituelle et à son souci de vérité, que Jules Verne ne méconnaisse en rien la puissance des mouvements populaires du « tiers-monde », pour reprendre l'anachronisme de Jean Chesneaux. Peut-être même peut-on aller jusqu'à formuler l'hypothèse d'une certaine sympathie de sa part pour ces luttes. Mais force doit finalement rester au « progrès », c'est-à-dire à la domination occidentale. (Jean Chesneaux, *ibid.*, p. 88).

Sans présager d'une accointance particulière de Verne pour les milieux saint-simoniens, force est de constater – même chez ceux qui refusent, comme Lucian Boia, de trancher vif dans l'idéologie vernienne – qu'il y a du saint-simonisme chez Verne, l'époque elle-même suffirait à le faire entendre. Aussi, suivrons-nous de nouveau les chemins empruntés par Chesneaux et nous accorderons-nous à dire, avec lui, que certaines maximes saint-simoniennes forment de saisissants raccourcis de l'œuvre vernienne. En voici une qu'il met ainsi en exergue :

« Substituer à l'exploitation de l'homme par l'homme, l'exploitation du globe par l'humanité. »  
(Enfantin, disciple de Saint-Simon)

Et voici l'explication qu'il fournit :

« Pour Jules Verne, la domination progressive de l'homme sur la nature passe, comme l'a noté P. Macherey, par la triple médiation du voyage de découverte, de l'invention scientifique et de la colonisation. Son « colonisme », comme on disait au XIX<sup>e</sup> siècle, l'appareille aussi à la tradition saint-simonienne. Le « colon », c'est pour lui l'homme de progrès – au sens où Enfantin avait encouragé la colonisation française en Algérie et avait envisagé de s'établir en Egypte. » (Jean Chesneaux, *ibid.*, p. 107)

Cependant, comme Lucian Boia le souligne, si l'accent mis sur l'exploitation du globe par l'humanité, l'appel au travail et à la science, « le colonisme », les grands travaux, tous ces thèmes rattachent authentiquement les *Voyages* verniens à la tradition saint-simonienne, il ne s'agit pourtant que d'un écho partiel et tardif. (Jean Chesneaux, *ibid.*, p. 113). La classe ouvrière est absente, une remarque ici ou là traduit une certaine sensibilité aux problèmes réels du monde du travail.

Quelle que soit finalement la position de Verne face aux saint-simoniens, elle n'est pas celle qui nous intéresse ici. Il n'en reste pas moins que cet accent saint-simonien donne finalement une clé pour bien comprendre la position de Verne face à la colonisation :

« Plus généralement, en dépit de l'effort de compréhension dont il fait preuve envers les luttes populaires contre le pouvoir colonial, en dépit de sa sympathie secrète pour ces rebelles qui, tel Nana-Sahib, mènent opiniâtrement une lutte sans espoir, Jules Verne n'en accepte pas moins la domination coloniale comme un fait inéluctable et acquis, mieux, comme un fait historiquement nécessaire. » (Jean Chesneaux, *ibid.*, p.178).

Il semble donc que Jules Verne mette en accusation certaines méthodes coloniales odieuses plutôt que la colonisation comme principe politique.

« L'anti-esclavagisme très sincère de Jules Verne, sa dénonciation de la traite des Noirs, dans *Un capitaine de quinze ans*, procèdent du même idéalisme humanitaire et se satisferaient fort bien d'une domination coloniale qui se bornerait à abolir ces fléaux ». (Jean Chesneaux, *ibid.*, p. 179)

Car la colonisation, telle que la présente les *Voyages*, n'est pas tellement un fait de domination de certains peuples sur certains autres : elle est l'un des aspects du progrès ; elle doit prendre le pas sur « ces barbares africains qu'une guerre civilisatrice réduira nécessairement un jour. » (*Le Pays des fourrures*, chap. 7).

Pour conclure sur ce point, on pourrait penser que malgré sa sympathie envers les petites nationalités européennes, Jules Verne ne se décide finalement pas à étendre les mêmes principes de liberté aux peuples coloniaux. On pourrait donc plutôt parler d'une initiation à l'anti-colonialisme sachant que c'est le sens moderne du progrès qui l'emporte. Reste une réelle sensibilité aux luttes des peuples coloniaux : voilà de nouvelles contradictions verniennes, loin d'une vision monolithique de l'œuvre comme de l'homme.

### Jules Verne et le racisme :

« *Moko, en sa qualité de nègre, ne prit pas part au vote* » \*

Voici ce que l'on peut lire dans *Deux ans de vacances* ; ou bien encore à propos de la disparition des tribus amazoniennes dans *La Jangada* :

« *de même qu'un jour, les arabes auront disparu des colonies françaises. C'est la loi du progrès.* » \*

Le lecteur moderne, si le livre ne lui tombe pas des mains, est pour le moins en droit de se poser la question suivante : Jules Verne prend-il cela à son compte ou est-ce simple conformisme face à son public ?

Nulle controverse à ce sujet : la race noire est bien présente dans l'œuvre de Jules Verne. Reste à s'interroger sur la place qui lui est réservée. Si certains dénoncent l'écrivain, d'autres proposent une lecture sélective et orientée, selon laquelle l'écrivain ne serait nullement raciste, ou peut-être un peu...

Ainsi, pour Lucian Boia, la tentation est grande de laver Jules Verne de tous les péchés afin de l'intégrer sans difficulté dans le contexte politique et culturel de nos jours. Au contraire, Olivier Dumas met en garde le lecteur sur sa tendance à juger à l'aune de ses propres critères moraux. Notre jugement serait dès lors altéré par notre conception moderne du « politiquement correct » :

« Jules Verne se lit aujourd'hui comme un auteur contemporain. Si le lecteur apprécie les qualités du texte il s'étonne, avec l'esprit critique de notre temps, de diverses expressions qui, à première vue, pourraient s'interpréter comme une attitude raciste. » (Olivier Dumas, *ibid*, p. 264).

#### a. Une pensée très « XIXe » :

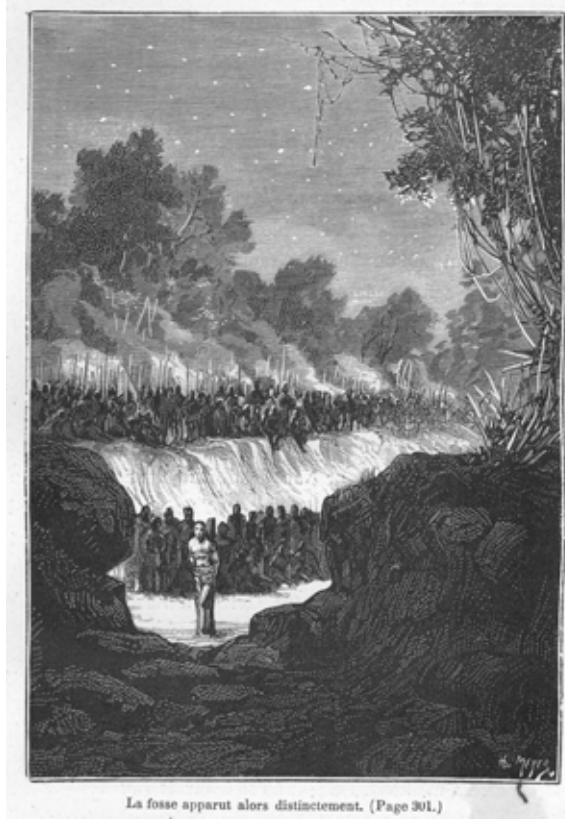
La thèse du racisme vernien se trouve donc contestée par Olivier Dumas dans son article « La race noire dans l'œuvre de Jules Verne », présenté au Colloque de Cerisy.

Afin d'ancrer les textes de Jules Verne dans le terreau qui les a vus naître, il revient sur le contexte intellectuel de l'époque. Il rappelle notamment que dans les salons nantais-comme ailleurs-, on en était encore à se demander si les noirs souffraient comme les blancs. Tous préjugés racistes devenaient lieux communs. Certaines de ces idées reçues avaient même force de loi. Pour preuve, voici l'extrait qu'il cite :

« La race blanche est supérieure aux autres races par la beauté de l'ovale de sa tête, la pureté de ses formes, la vivacité de son intelligence, la résistance de son courage... »

La race noire... Inférieure, elle paraît incapable, du moins sur son terrain classique, de se tirer de la barbarie. N'ayant jamais progressé, elle n'a pas d'histoire. » (Ouvrage sur la terre, *Fille du Soleil*, A. Dubarry, 1903, p. 145). (Olivier Dumas, *ibid*, p. 266)

\* Ces deux extraits furent cités à titre d'exemple par Jean -Pierre Picot, lors de la discussion qui suivit l'intervention d'Olivier Dumas au Colloque de Cerisy (*ibid*, p. 273)



La fosse apparut alors distinctement. (Page 301.)

Or, et malgré ce contexte, nous avons vu plus haut que Jules Verne ne s'empêchait pas de ridiculiser, dans *Nord contre Sud*, ces mêmes lieux communs par la voix du régisseur Perry. De même, Olivier Dumas souligne que – à l'appui de sa thèse – dans *Un capitaine de quinze ans*, Hercule, a le rôle du héros salvateur :

(Hercule) « demi-dieu païen, sera le libérateur de tous par un travestissement vernien, vrai noir déguisé en faux noir, jeu de quiproquo et satire religieuse. Ces hommes libres montrent un noble caractère qui s'oppose à celui du traître Negoro, l'infâme négrier. » (Olivier Dumas, *ibid*, p. 267)

Tous exemples, ici, qui tendraient bien à prouver que Jules Verne ne considère pas ses personnages en fonction de leur couleur de peau mais bien de leurs qualités humaines intrinsèques : au régisseur blanc la bêtise, au

noir sculptural l'amour de son prochain...

Cependant, – même Dumas ne peut le nier et nous en avons donné plus haut un aperçu – dans cette œuvre, on est frappé par l'abondance de scènes sadiques : massacres, mutilations, anthropophagie, nègres décrépits et ivrognes...

Ce à quoi il s'empresse de répondre : pas de conclusions hâtives... Il propose, à la décharge de l'auteur, une comparaison avec la source, le récit du lieutenant Cameron, *A travers l'Afrique de Zanzibar à Benguela* : Verne respecterait scrupuleusement la réalité historique, et transcrirait simplement les dires de l'explorateur, parfois mot à mot. Comme les funérailles du chef, « cette épouvantable boucherie ».

« Une rivière est d'abord détournée de son cours ; dans le lit desséché, on creuse une énorme fosse que l'on tapisse de femmes vivantes... puis le trou est comblé.

Toutes ces femmes sont enterrées vives, exceptée la seconde épouse que l'on tue avant de remplir la fosse... Des esclaves mâles, plus ou moins nombreux, quarante ou cinquante, sont ensuite égorgés sur la tombe qu'on arrose de leur sang ; et la rivière reprend son cours. » (Cameron, in *Le Tour du Monde*, 1877, p. 102).

En effet, des suites d'une supercherie de Négoro, le petit groupe du *Capitaine de quinze ans* s'échoue sur les côtes de l'Afrique et non sur celles d'Amérique du Sud comme Dick Sand l'espérait les mettant ainsi tous en péril et permettant à Verne de revenir vers cette terre de tous les dangers, de tous les excès mais avant tout, de toutes les explorations :

« C'était ce pays que Cameron au sud, Stanley au nord, allaient traverser quelques années plus tard, et au prix de quels efforts ! De ce vaste territoire qui se compose de trois provinces, le Benguela, le Congo et l'Angola, on ne connaissait guère alors que le littoral » (seconde partie, chap. 1)



*dans leur réalité abominable. L'homme en est encore là dans ces tristes pays. Il n'est plus permis de l'ignorer. »*

De même, les souverains africains sont décrits comme débauchés et avinés par Cameron. Aussi, si Verne reprend cette opinion, c'est qu'elle satisfait sa haine du despotisme. Pour Olivier Dumas, Verne n'avait pas d'opinions tranchées, il empruntait volontiers aux autres et utilisait, sans trop se soucier, des clichés contradictoires. Mais la tendance principale reste chez lui, comme toujours, la modération.

Dumas souligne notamment ce qui lui semble prouver que l'auteur a le sens de la dignité humaine. En effet, bon nombre de ses Noirs sont des personnages sympathiques. Il prend ainsi l'exemple du *Village aérien* (1901), livre dans lequel il observe trois catégories de Noirs. Ces trois catégories seraient des archétypes verniens que l'on retrouverait sous diverses formes dans tous les romans.

- Il y a, d'une part, les farouches anthropophages qui ne sont là que pour faire peur.
- Llango, forme à lui seul, la seconde catégorie. C'est le jeune protégé noir des deux héros, Cort et Huber, éphèbe décrit comme blond :  
« *Il avait le teint presque clair, la chevelure blonde, et non la laine crépue des noirs, le nez aquilin, ...* » (chap.1).
- enfin, Khamis, Noir du Cameroun, donne toujours des avis compétents et ce, en dépit de sa couleur de peau.

Pour appuyer son propos, il entame une comparaison avec d'autres écrivains pour enfants où la race noire est traitée indubitablement en humanité inférieure. Parmi ces exemples, citons seulement les *Robinsons de l'air*, ouvrage du Commandant Driant (1909, p. 421-423) : les voyageurs en ballon ayant besoin de lest, jettent sans hésiter par-dessus bord le serviteur noir, selon un système qui leur semble « logique » :

*« Ils en étaient à l'heure de la lutte pour la vie, et au XXe comme au Ier siècle, les races inférieures », comme on appelait la race de Cham, étaient tenues de fournir les sacrifiés. »*

Voici la conclusion qu'Olivier Dumas tire de cette comparaison entre les textes de Verne et ceux de ses contemporains.

*« Verne ne cherche aucunement à abaisser un homme pour la couleur de sa peau mais le considère comme un être humain parmi d'autres, faisant contraste et même exception dans la littérature de son temps. » (Olivier Dumas, *ibid*, p. 272)*

Pour lui, en homme de son temps, il s'abandonne sans guère de réserves au discours raciste et ethnocentriste alors dominant.

Et pourtant Verne ne renie pas toujours les vues idéalistes du XVIIIe siècle sur la supériorité de « l'état de nature », dans la tradition de Rousseau et de Bougainville. » (Jean Chesneaux, *ibid*, p165). C'est ainsi, qu'une fois de plus, Jean Chesneaux vient souligner les contradictions de Verne. En cela, il se rapproche bien de la thèse de Dumas que nous venons de détailler.

Ainsi, n'empruntant plus à la prose des explorateurs, mais allant chercher du côté de la philosophie des Lumières, Verne ferait renaître sous sa plume la figure du « Bon sauvage », sous les traits – par exemple – de Thalcave, guide araucan des *Enfants du Capitaine Grant* :

*« La figure de Thalcave n'est nullement une silhouette isolée dans les Voyages extraordinaires, où reviennent maintes fois des figures de « Bon sauvage » ; Verne les a volontiers situées dans le cadre du Nouveau Monde. » (Jean Chesneaux, *ibid*, p. 166).*

Cependant, et contrairement à Olivier Dumas, Jean Chesneaux refuse de voir en Verne une exception dans la littérature de son temps, sur ce point s'entend... Pour Chesneaux, Verne, toujours aux prises avec ses contradictions personnelles, nous présente deux figures coloniales dans ses *Voyages* : le « Bon sauvage » qui appartient au passé, et n'est qu'une

référence culturelle de protestation nostalgique, face aux « races arriérées », qui, quant à elles, n'ont d'avenir que dans la soumission sinon la disparition.

« Vues bien conformistes, semble-t-il, bien « XIXe siècle. » (Jean Chesneaux, *ibid*, p181).

« En fait le XIXe siècle est théoriquement anti-esclavagiste, anti-raciste, dans la tradition quarante-huitarde, mais en pratique, le noir est toujours considéré comme inférieur. Jules Verne me paraît un excellent écho de l'idéologie de son époque et il serait vain de le « juger » à notre mentalité. Tout de même, qu'il ait recopié le récit de Cameron n'empêche qu'il a tout de même « choisi » de le recopier. Rien ne l'y obligeait, et dans les romans où il fait des compilations scientifiques, il ne se gêne pas pour modifier sa source. Jules Verne est vraiment un reflet presque trop complaisant de son époque. » (Simone Vierende, Discussion, Colloque de Cerisy).

#### b. Participer au racisme ambiant n'est pas une excuse :

« Il faut distinguer nettement les orientations anti-esclavagistes et les orientations anti-racistes. On peut être raciste et anti-esclavagiste pour des raisons qui tiennent à l'idéologie bourgeoise, la déclaration des droits de l'homme. Participer au racisme ambiant n'est pas une excuse. » (Guy Rosa, Discussion, Colloque de Cerisy).

C'est Lucian Boia qui répond le plus directement à la thèse de Dumas dans son livre: Il reprend donc la question du racisme de Jules Verne et souligne le côté catégorique de la thèse de Dumas : « Pas du tout », ne serait-ce pas trop dire ?

Il va alors reprendre le texte vernien et démontrer les failles de la thèse de Dumas. Il l'accuse notamment de faire de l'auteur une lecture sélective et orientée, visant uniquement à ne pas entacher la réputation du grand écrivain.

Ainsi, pour aboutir à cette conclusion tranchée – lavant Verne de tout soupçon de racisme –, Dumas évite *Cinq semaines en ballon*. Dumas écarte ce texte de son corpus, car pour lui « on survole l'Afrique sans s'y attarder » ; en fait, on s'y attarde suffisamment pour traiter les Noirs de singes ! Lucian Boia cite notamment un passage, parfaite illustration de deux clichés racistes, le Noir cannibale et le Noir apparenté au singe :

*« ...la forêt avait déjà fait place à une grande réunion de huttes circulairement disposées autour d'une place. Au milieu croissait un arbre unique, et Joe de s'écrier à sa vue :*

*- Eh bien ! s'il y a quatre mille ans que celui-là produit de pareilles fleurs, je ne lui en fais pas mon compliment.*

*Et il montrait un sycamore gigantesque dont le tronc disparaissait en entier sous un amas d'ossements humains. Les fleurs dont parlait Joe étaient des têtes fraîchement coupées, suspendues à des poignards fixés dans l'écorce.*

*- L'arbre de guerre des cannibales ! dit le docteur... » (chap. 20)*

*« - En voilà un assaut ! dit Joe.*

*- Nous t'avions cru assiégé par des indigènes.*

*- Ce n'étaient que des singes, heureusement ! répondit le docteur.*

*- De loin, la différence n'est pas grande, mon cher Samuel.*

*- Ni même de près, répliqua Joe. » (chap. 14)*

De la même façon, Boia contrecarre la thèse de Dumas lorsque celui-ci évoque les braves Noirs du *Capitaine de quinze ans* et du *Village aérien*, en proposant un parallèle avec Emile Driant, plus connu sous le pseudonyme du capitaine Danrit. (...) Comparé à lui, presque tout auteur serait blanchi du moindre soupçon de mépris envers les « non-blancs ». Dès lors, Boia ironise :

« Danrit est particulièrement raciste, d'autres, comme Jules Verne, sont modérément racistes...il y a des degrés dans toute chose. » (Lucian Boia, *ibid*, p. 211).

Certes, Boia l'accorde, bon nombre de ses Noirs sont de « braves gens », mais tenus, sans exception, dans leur position « naturelle » qui était celle de servir l'homme blanc. (Lucian Boia, *ibid*). Ainsi, les qualités des Noirs verniens – que Dumas interprète comme une preuve d'ouverture chez l'auteur – sont la fidélité, la force physique, un sens aigu de l'orientation : donc estimables mais d'ordre inférieur. C'est le cas d'Hercule, dans *Un capitaine de quinze ans*, bon géant qui sauve ses compagnons d'une mort atroce. Pour ce qui est des guides, comme Khamis (*Le Village aérien*) ou Mokum (*Aventures de trois Russes et de trois Anglais*), ils bénéficient du métissage comme d'une promotion. Ainsi, Mokum est né d'une mère hottentote et d'un père anglais.

« Mars et Zermah n'étaient point de race nègre par leur naissance. C'étaient deux métis ». (Nord contre sud)

Ce n'est donc pas un hasard si Simone Vierre dit lors de la discussion suivant la prise de parole de Dumas à Cerisy :

« Même Nord contre Sud est ambigu. Les esclaves noirs des bons Blancs ne désirent pas être libérés ».

En dehors des Noirs anthropophages, les deux autres catégories de Noirs répertoriées par Dumas sont donc sujettes à caution : ce sont toujours des Noirs acculturés qui, intégrés dans la civilisation, donnent le meilleur d'eux-mêmes.

Mais revenons plus précisément sur l'exemple de Thalcave : pour Lucian Boia, spécialiste de la question si le traitement est différent pour Thalcave, c'est qu'il est à classer parmi les Indiens américains.

« Le Noir représentait une humanité inférieure, l'Indien juste une humanité différente. C'est une altérité vécue comme morale et culturelle plutôt que biologique. (cf. Las Casas ou Fenimore Cooper et « le Noble Sauvage »).

De plus, on trouve facilement des contre-exemples aux « braves » Noirs présentés par Olivier Dumas. Ainsi, Fricolin dans *Robur* est encombré de défauts héréditaires qui servent de ressorts comiques à l'action : il est paresseux, il est lâche...

Certes, Chesneaux reconnaît que Verne oppose volontiers l'harmonie naturelle de ces sociétés primitives aux injustices et aux servitudes de la vie moderne. Il revient – une fois de plus – sur le personnage de Nemo, pour qui l'idéalisation du bon sauvage se mue en critique virulente de la civilisation. Mais cette nostalgie de l'état de nature ne peut que demeurer discrète, du fait de l'enthousiasme de l'auteur pour le progrès scientifique et technique.

« Beaucoup plus fréquemment, les peuples coloniaux et dépendants apparaissent dans les *Voyages extraordinaires* sous des traits antipathiques et inquiétants, qui relèvent du racisme le plus grossier. » (Jean Chesneaux, *ibid*, p. 167)

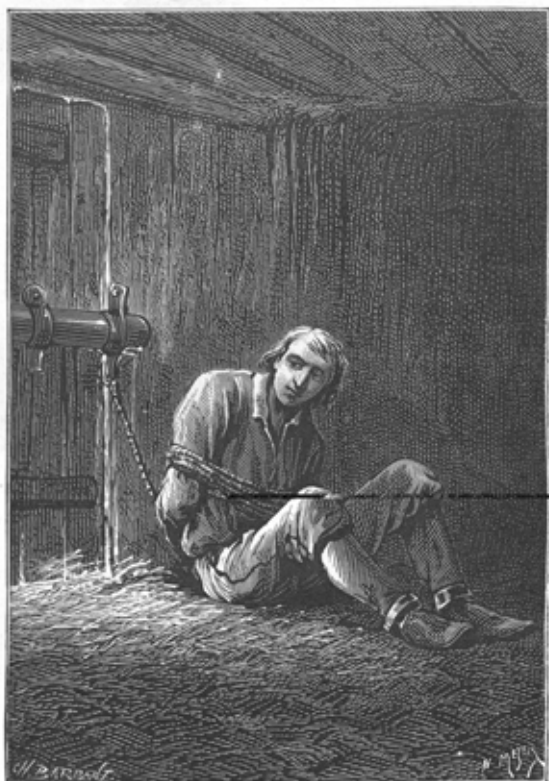
Il n'est pas difficile de faire état de ces saillies racistes qui émaillent le texte. Les Noirs d'Afrique sont, par exemple, qualifiés de « misérables nègres », de « vilains bonshommes », de « horribles bêtes » (*Cinq semaines en ballon*, chap. 20), de « fauves à face humaine » (*Le Village aérien*, p. 20). Les thèmes du cannibalisme et de la piraterie reviennent souvent, à propos de ces peuples, et avec un luxe de détails intentionnellement répugnants. Jules Verne ne laisse pas non plus passer une occasion d'évoquer l'animalité qu'il croit déceler chez ces hommes : « faces animalisées », « agilité de singes », etc... Le roi noir du *Capitaine de quinze ans* est appelé « nègre abruti » ou « singe arrivé au terme de l'extrême vieillesse » (p.285). (Jean Chesneaux, *ibid*, p. 167).

De façon générale, les Noirs restés à l'état « sauvage » présentent une face presque toujours négative. (Lucian Boia, *ibid*.) Dans *Un capitaine de quinze ans*, il y a justement le contraste entre les Noirs acculturés – le groupe de cinq noirs américains engagés dans l'action sont des personnages attachants, présentés avec sympathie – et les Noirs qui, chez eux, en Afrique, se comportent d'une manière bestiale : massacres, ivrognerie, cannibalisme... Ces

scènes sont empruntées, nous l'avons vu, au récit du lieutenant Verney Lovett Cameron. Il semble cependant que Jules Verne se soit complu à détailler toutes ces manifestations bestiales, créant un récit spectaculaire, et ce malgré les mises en garde de Hetzel :

« Toute l'affaire de leur captivité chez les sauvages aura grand besoin d'être reprise, vous vous appesantissez trop dans une forme qui n'est pas toujours heureuse sur les mœurs ignobles, répugnantes de ce roi et de cette reine, sur les supplices, les barbaries, les atrocités et les stupidités de cette peuplade. C'est d'une lecture qui est plus répugnante que terrible. » (Pierre-Jules Hetzel à Jules Verne, 3 mai 1878, Correspondance inédite de Jules Verne et de Pierre-Jules Hetzel, vol. II, Genève, Slatkine, 2001).

Il en reste en effet beaucoup dans la forme finale du récit. Le ton méprisant surtout est inhabituel. Pour Jean Chesneaux, ce ton inaccoutumé est à mettre plus sur le compte de déboires familiaux personnels que sur une quelconque interprétation politique. En effet, Jules Verne était, au moment de la rédaction du *Capitaine de quinze ans*, dans la phase la plus pénible de ses relations avec son fils Michel.



Dick Sand, étroitement enchaîné, fut déposé au fond d'un baracon. (Page 277.)

Quinze longues années de succès ont passé depuis la publication de *Cinq semaines en ballon*. Notre auteur était désormais un homme célèbre et riche. Le bonheur aurait du être complet mais tandis que son fils unique - désœuvré et triste - accumule les 'bêtises' et est envoyé en Inde par décision judiciaire, le couple Verne bat de l'aile et le rythme de travail que notre forçat de l'écriture s'impose l'épuise... C'est sous ces auspices que paraît alors en 1878 l'un des textes les plus sombres de Verne : *Un Capitaine de quinze ans*.

« Je vous préviens qu'il mourra du monde en Afrique. Tous ne reviendront pas au pays. Je n'ai pas encore choisi mes victimes !!! mais il y en aura. » (Jules Verne à Pierre-Jules Hetzel, 14 novembre 1877, Correspondance, *ibid*).

Après réaction d'Hetzel, une fois n'est pas coutume, ce seront les noirs africains qui en

feront les frais !

Ce que l'on pourrait dire, en forme de conclusion, dans *Un Capitaine de quinze ans*, c'est que deux cultures noires radicalement étrangères l'une à l'autre sont en présence : les ex-esclaves devenus des Américains libres, et les complices noirs des « traitants » portugais. Y compris un roi éthylique et tyrannique, si « imbibé » qu'il prend feu à la façon d'une mèche à alcool sans qu'on puisse en arrêter la combustion. » (Jean Chesneaux, *ibid*, p. 169).



Le roi avait pris feu comme une bonbonne de pétrole. (Page 292.)

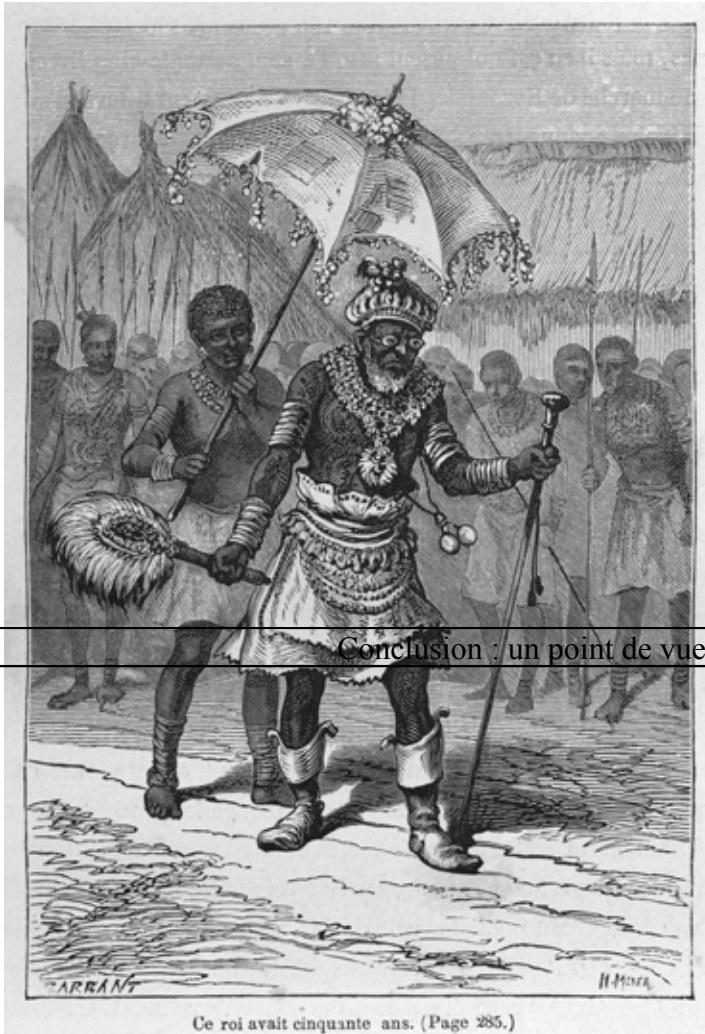
Somme toute, Jules Verne reprend les informations et les représentations courantes à son époque. (reprendre conclu Boia + lié aux invectives raciales)  
 « Plutôt qu'une idéologie bien définie – raciste ou non raciste – ce sont des clichés qui abondent dans l'œuvre vernienne. » (Lucian Boia, *ibid.*)

### c. Antagonismes sociaux :

L'image d'un roi éthylique cadre bien avec certains reproches faits à Jules Verne. Pensons notamment à la petite phrase de Simone Vierre, citée plus haut, et qui ne laisse pas de doute possible : « Jules Verne est vraiment un reflet presque trop complaisant de son époque. » Cependant, cette complaisance face aux clichés de l'époque semble bien avoir une cible privilégiée, et ce loin de tout préjugé racial. En effet, une nuance importante doit pourtant être apportée ici. Elle émane tout à la fois des regards critiques et aiguisés – et pourtant souvent opposés – de Jean Chesneaux et d'Olivier Dumas. Que ces deux critiques puissent ainsi s'entendre suffit à prouver que c'est une nuance d'importance... Nous choisirons ici de citer Jean Chesneaux, pour la fluidité de son explication :

« Ce racisme de Jules Verne, son attitude méprisante, s'applique davantage aux couches dirigeantes et aux aristocraties tribales qu'aux peuples d'Afrique et d'Océanie dans leur ensemble. Ce qu'il dénonce le plus volontiers, comme typique de la « barbarie » africaine, ce sont les hécatombes rituelles à l'occasion des funérailles d'un souverain, tel le roitelet congolais dans *Un Capitaine de quinze ans* (seconde partie, chap. 12) ou les immolations massives de

prisonniers en l'honneur de l'intronisation du nouveau roi du Dahomey auxquelles met fin Robur du haut de son aéronef (p. 142). » (Jean Chesneaux, *ibid*, p. 168-169).



Conclusion : un point de vue sur le monde

Ainsi, sans nul doute, l'accent mis sur les antagonismes sociaux est d'inspiration ouvertement démocratique. Vient donc s'atténuer ce que pouvait avoir de simpliste l'opposition entre le stéréotype du « Bon sauvage » et celui des « races arriérées ». Cette note démocratique nous ramène donc à l'esclavage, déjà examinée ici comme thème « quarante-huitard ». La boucle se trouve donc bouclée...

Mais ce regard ne serait pas complet si on en ôtait le dernier aspect cher à Verne : ses réflexions sur la condition humaine et sur le Monde et son évolution. L'ensemble des aspects de l'œuvre que nous venons d'étudier nous réservent une dernière contradiction, ou pour le moins un renversement inattendu. C'est peut-être même là que se

débusqueraient le mieux les tendances de notre auteur à la critique sociale. En effet, le parallèle que nous avons commenté entre civilisation et « sauvagerie » peuvent aussi bien faire penser à l'ingénieux œil neuf d'un Usbeck plongé par Montesquieu dans le Paris du XVIIIe siècle. Il semble bien que les peuplades africaines ne soient pas les seules à faire les frais de la satire vernienne.

Ainsi, l'homme qui donna naissance à des héros généreux et compatissants n'est pas aveugle sur les errements de la vieille Europe et ses textes lui permettent d'exprimer - par le biais de ses personnages - un point de vue nettement plus nuancé que ses contemporains dans plusieurs domaines. Ainsi, en comparant les modes de mise à mort des peuplades africaines avec celles en cours en Europe, il déclare, dans *Cinq semaines en ballon*, que :

« si la potence est moins cruelle, elle est aussi barbare. »

De même au sujet de la guerre et des combattants, il dresse un parallèle entre deux tribus cannibales en train de se massacrer et les excès de tous les militaires du Monde :

« Ce sont de vilains bonshommes ! dit Joe. Après cela, s'il avaient un uniforme, ils seraient comme tous les guerriers du monde. » (chap. 20)

Enfin, revenons pour finir sur l'ascension de notre auteur et sur ce qu'elle peut encore, en fin de course, nous révéler sur notre sujet. En 1863, après la publication de *Cinq semaines en ballon*, débute la période des grands romans dont les titres sont universellement connus : *Voyage au centre de la terre* (1864), *De la terre à la Lune* (1865), *Vingt mille lieues sous les mers* (1868), *Autour de la Lune* (1871) *Le tour du monde en quatre-vingts jours* (1873), *L'île*

*mystérieuse* (1874). Voici la conclusion, tout à fait adéquate avec notre propos, qu'en tire Alexandre Lignières :

« Le succès est immense et la fortune récompense l'écrivain. Verne devient si riche qu'il achète plusieurs yachts de luxe, voyage sans cesse et mène une vie mondaine fastueuse. Or, ce train de vie est assez en contradiction avec le message qui commence à poindre dans ses romans à partir du milieu des années 1870 : à savoir que le capitalisme et la course au profit ruineront le monde. Certains diront que c'est souvent la règle des artistes qui ont le cœur à gauche mais le portefeuille à droite. Mais, les contradictions de Verne sont plus profondes. Ainsi, d'un côté il écrit *Un capitaine de quinze ans* qui est un réquisitoire contre l'esclavage des noirs et le racisme et d'un autre, ses romans sont alimentés de considérations ethnologiques qui lui vaudraient d'être immédiatement mis en prison en Belgique et, probablement, en France. Alors Verne était-il un anti-raciste avant l'heure ? Un serviteur de la bête immonde utilisant des non-mots pour dévoyer nos esprits ? Ses livres mériteraient-ils d'être brûlés ou réécrits ? comme on re-sonorise les bandes de Tarzan et King Kong pour les rendre politiquement correctes. En vérité, il n'appartient à personne de trancher le bien du mal dans l'œuvre de Verne. C'est parce qu'il a disposé d'une pleine liberté de penser et d'écrire que l'auteur a pu explorer toutes les visions de son temps et devenir visionnaire à son tour. » (Alexandre Lignières, *En Verne et contre tous* ).

Un Capitaine de quinze ans : analyse d'extraits.

**Texte 1 : La Traite** – Deuxième partie, chapitre 1 (p. 153-156) :

La traite ! Personne n'ignore la signification de ce mot, qui n'aurait jamais dû trouver place dans le langage humain. Ce trafic abominable, longtemps pratiqué au profit des nations européennes qui possédaient des colonies d'outre-mer, a été interdit depuis bien des années déjà. Cependant, il s'opère toujours sur une vaste échelle, et principalement dans l'Afrique centrale. En plein XIXe siècle, la signature de quelques Etats, qui se disent chrétiens, manque encore à l'acte d'abolition de l'esclavage.

On pourrait croire que la traite ne se fait plus, que cet achat et cette vente de créatures humaines ont cessé ! Il n'en est rien, et c'est là ce qu'il faut que le lecteur sache, s'il veut s'intéresser plus intimement à la seconde partie de cette histoire. Il faut qu'il apprenne ce que sont actuellement encore ces chasses à l'homme, qui menacent de dépeupler tout un continent pour l'entretien de quelques colonies à esclaves, où et comment s'exécutent ces razzias barbares, ce qu'elles coûtent de sang, ce qu'elle provoquent d'incendies et de pillages, enfin au profit de qui elle se font.

C'est au XVe siècle seulement que l'on voit s'exercer, pour la première fois, la traite des noirs, et voici dans quelles circonstances elle fut établie :

Les Musulmans, après avoir été chassés d'Espagne, s'étaient réfugiés au delà du détroit sur la côte d'Afrique. Les Portugais, qui occupaient alors cette partie du littoral, les poursuivirent avec acharnement. Un certain nombre de ces fugitifs furent faits prisonniers et ramenés en Portugal. Réduits en esclavage, ils constituèrent le premier noyau d'esclaves africains qui ait été formé dans l'Europe occidentale depuis l'ère chrétienne.

Mais ces Musulmans appartenaient pour la plupart à de riches familles, qui voulurent les racheter à prix d'or. Refus des Portugais d'accepter une rançon, quelque importante qu'elle fût. Ils n'avaient que faire de l'or étranger. Ce qui leur manquait, c'étaient les bras indispensables au travail des colonies naissantes, et, pour tout dire, les bras de l'esclave.

Les familles musulmanes, ne pouvant racheter leurs parents captifs, offrirent alors de les échanger contre un plus grand nombre de noirs africains, dont il n'était que trop facile de s'emparer. L'offre fut acceptée par les Portugais, qui trouvaient leur avantage à cet échange, et c'est ainsi que la traite se fonda en Europe.

Vers la fin du XVIe siècle, cet odieux trafic était généralement admis, et les mœurs encore barbares n'y répugnaient pas. Tous les Etats le protégeaient, afin d'arriver plus rapidement et plus sûrement à coloniser les îles du Nouveau Monde. En effet, les esclaves d'origine noire pouvaient résister, là où les blancs, mal acclimatés, impropres encore à supporter la chaleur des climats intertropicaux, eussent péri par milliers. Le transport des nègres aux colonies d'Amérique se fit donc régulièrement par des bâtiments spéciaux, et cette branche du commerce transatlantique amena la création de comptoirs importants sur divers points du littoral africain. La « marchandise » coûtait peu au pays de production, et les bénéfices étaient considérables.

Mais, si nécessaire que fût à tous les points de vue la fondation des colonies d'outre-mer, elle ne pouvait justifier ces marchés de chair humaine. Des voix généreuses se firent bientôt entendre, qui protestèrent contre la traite des noirs et demandèrent aux gouvernements européens d'en décréter l'abolition au nom des principes de l'humanité.

En 1751, les quakers se mirent à la tête du mouvement abolitionniste, au sein même de cette Amérique du Nord, où, cent ans plus tard, allait éclater la guerre de Sécession, à laquelle cette question de l'esclavagisme ne fut pas étrangère. Divers Etats du Nord, la Virginie, le Connecticut, le Massachusetts, la Pennsylvanie décrétèrent l'abolition de la traite et affranchirent les esclaves amenés à grands frais sur leurs territoires.

Mais la campagne, commencée par les quakers, ne se limita pas aux provinces septentrionales du Nouveau Monde. Les esclavagistes furent vivement attaqués jusqu'au-delà de l'Atlantique. La France et l'Angleterre, plus particulièrement, recrutèrent des partisans à cette juste cause : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! », tel fut le généreux mot d'ordre qui retentit dans tout l'Ancien Monde, et, malgré les grands intérêts politiques et commerciaux engagés dans la question, il se transmit efficacement à travers l'Europe.

L'élan étant donné. En 1807, l'Angleterre abolit la traite des noirs dans ses colonies, et la France suivit son exemple en 1814. Les deux puissantes nations échangèrent un traité à ce sujet, traité que confirma Napoléon pendant les Cent-Jours.

Toutefois, ce n'était là, encore, qu'une déclaration purement théorique. Les négriers ne cessaient pas de courir les mers et allaient se vider dans les ports coloniaux de leur « cargaison d'ébène ».

Des mesures plus pratiques durent être prises pour mettre fin à ce commerce. Les Etats-Unis en 1820, l'Angleterre en 1824 déclarèrent la traite acte de piraterie, et pirates ceux qui l'exerçaient. Comme tels, ils encouraient la peine de mort, et ils furent poursuivis à outrance. La France adhéra bientôt au nouveau traité. Mais les Etats du sud de l'Amérique, les colonies espagnoles et portugaises n'intervinrent pas à l'acte d'abolition, et l'exportation des noirs se continua à leur profit, malgré le droit de visite généralement reconnu, qui se bornait à la vérification de pavillon des navires suspects.

Cependant, la nouvelle loi d'abolition n'avait pas eu d'effet rétroactif. On ne faisait plus de nouveaux esclaves, mais les anciens n'avaient pas encore recouvré leur liberté.

Ce fut dans ces circonstances que l'Angleterre donna l'exemple. Le 14 mai 1833, une déclaration générale émancipa tous les noirs des colonies de la Grande-Bretagne, et en août 1838, six cent soixante-dix mille esclaves furent déclarés libres.

Dix ans plus tard, en 1848, la République émancipait les esclaves des colonies françaises, soit deux cent soixante mille noirs.

En 1859, la guerre qui éclata entre les fédéraux et les confédérés des Etats-Unis, achevant l'œuvre d'émancipation, l'étendit à toute l'Amérique du Nord.

Les trois grandes puissances avaient donc accompli cette œuvre d'humanité. A l'heure qu'il est, la traite ne s'exerce plus qu'au profit des colonies espagnoles ou portugaises, et pour satisfaire aux besoins des populations de l'Orient, turques ou arabes. Le Brésil, s'il n'a pas encore rendu à la liberté ses anciens esclaves, n'en reçoit plus de nouveaux, du moins, et les enfants des noirs y naissent libres.

C'est dans l'intérieur de l'Afrique, à la suite de ces guerres sanglantes que les chefs africains se font pour cette chasse à l'homme, que des tribus entières sont réduites en esclavage. Deux directions opposées sont alors imprimées aux caravanes : l'une à l'ouest, vers la colonie portugaise de l'Angola ; l'autre à l'est, sur le Mozambique. De ces malheureux, dont une faible partie seulement arrive à destination, les uns sont expédiés soit à Cuba, soit à Madagascar ; les autres, dans les provinces arabes ou turques de l'Asie, à La Mecque ou à Mascate. Les croisières anglaises et françaises ne peuvent empêcher ce trafic que dans une faible mesure, tant une surveillance efficace de côtes aussi étendues est difficile à obtenir.

Mais le chiffre de ces odieuses exportations est-il donc considérable encore ?

Oui ! On n'estime pas à moins de quatre-vingt mille le nombre des esclaves qui arrivent au littoral, et ce nombre, paraît-il, ne représente que le dixième des indigènes massacrés. Après ces boucheries épouvantables, les champs dévastés sont déserts, les bourgades incendiées sont vides d'habitants, les fleuves roulent des cadavres, les bêtes fauves occupent le pays. Livingstone, au lendemain de ces chasses à l'homme, ne reconnaissait plus les provinces qu'il avait visitées quelques mois auparavant. Tous les autres voyageurs, Grant, Speke, Burton, Cameron, Stanley, ne parlent pas autrement de ce plateau boisé de l'Afrique Centrale, principal théâtre des guerres de chefs à chefs. Dans la région des grands lacs, sur toute cette vaste contrée qui alimente le marché de Zanzibar, dans le Bornou et le Fezzan, plus au sud, sur les rives du Nyassa et du Zambèze, plus à l'Ouest, dans les districts du haut Zaïre que l'audacieux Stanley vient de traverser, même spectacle, ruines, massacres, dépopulation. L'esclavage ne finira-t-il donc en Afrique qu'avec la disparition de la race noire, et en sera-t-il de cette race comme il en est de la race australienne dans la Nouvelle-Hollande !

Mais le marché des colonies espagnoles et portugaises se fermera un jour, ce débouché fera défaut ; des peuples civilisés ne peuvent plus longtemps tolérer la traite !

Oui, sans doute, et cette année même, 1878, doit voir l'affranchissement de tous les esclaves possédés encore par les Etats chrétiens. Toutefois, pendant de longues années encore, les nations musulmanes maintiendront ce trafic qui dépeuple le continent africain. C'est vers elles en effet que se fait la plus importante émigration de noirs, puisque le chiffre des indigènes, arrachés à leurs provinces et dirigés vers la côte orientale, dépasse annuellement quarante mille. Bien avant l'expédition d'Egypte, les nègres du Sennar étaient vendus par milliers aux nègres du Darfour, et réciproquement. Le général Bonaparte put même acheter un assez grand nombre de ces noirs dont il fit des soldats organisés à la façon des mamelouks. Depuis lors, pendant ce siècle dont les quatre cinquièmes sont maintenant écoulés, le commerce des esclaves n'a pas diminué en Afrique. Au contraire.

Et, en effet, l'Islam est favorable à la traite. Il a fallu que l'esclave noir vint remplacer, dans les provinces musulmanes, l'esclave blanc d'autrefois. Aussi, des traitants de toute origine font-ils en grand cet exécration trafic. Ils apportent ainsi un supplément de population à ces races qui s'éteignent et disparaîtront un jour, puisqu'elles ne se régénèrent pas par le travail. Ces esclaves, comme au temps de Bonaparte, deviennent souvent des soldats. Chez certains peuples du haut Niger, ils composent pour moitié les armées des chefs africains. Dans ces conditions leur sort n'est pas sensiblement inférieur à celui des hommes libres. D'ailleurs, quand l'esclave n'est pas un soldat, il est une monnaie qui a cours, même en Egypte, et au Bornou, officiers et fonctionnaires sont payés en cette monnaie-là. Guillaume Lejean l'a vu et l'a dit.

Tel est donc l'état actuel de la traite.

### Pistes d'analyse :

Les deux principales orientations de l'œuvre : la dénonciation de toutes les oppressions et l'honnêteté de la relation du monde donnée par les *Voyages*.

## Intérêt de l'écriture vernienne : rigueur et souci de vérité.

- Rigueur didactique

« C'est là ce qu'il faut que le lecteur sache (...) Il faut qu'il apprenne ce que sont actuellement encore ces chasses à l'homme » ; au seuil de ce prologue à la seconde partie. Retour sur l'objectif éducatif. Le registre didactique caractérise les textes qui veulent montrer, instruire à la façon d'un cours.

- Sources et données historiques et géographiques :

l'*inventio* consiste à trouver les idées, les arguments, les preuves qui vont permettre de bâtir le discours. La rhétorique voyait dans l'*inventio* la première étape pour celui qui voulait élaborer une argumentation. Savoir ce que l'on va dire, rassembler les éléments que l'on va présenter, se renseigner sur le sujet à traiter est un aspect habituel du travail d'écriture. Les écrivains ne se lancent dans la rédaction ou le plan qu'après avoir collecté des informations ou des témoignages. Ceux dont le sujet appartient à l'Histoire ne peuvent passer outre cette phase documentaire.

Les voyageurs de l'époque et leurs ouvrages et la description de l'Afrique : « Livingstone, au lendemain de ces chasses à l'homme, ne reconnaissait plus les provinces qu'il avait visitées quelques mois auparavant. Tous les autres voyageurs, Grant, Speke, Burton, Cameron, Stanley, ne parlent pas autrement de ce plateau boisé de l'Afrique Centrale (...) même spectacle, ruines, massacres, dépopulation. »

Les dates et les chiffres : « et voici dans quelles circonstances elle fut établie : » ; « Mais le chiffre de ces odieuses exportations est-il donc considérable encore ? »

Notamment, Jules Verne refuse les suggestions d'Hetzel : les naufragés du Waldeck doivent être des noirs libres, conformément à la situation historique.

« Votre idée de nègres, trouvés sur un négrier, et déjà esclaves, est inacceptable avec la donnée du deuxième volume. Ces braves gens sont libres, nés libres, et c'est dans la seconde partie, qu'ils seront pris comme esclaves au mépris de tous les droits. C'est là le côté le plus nouveau. »

- Rigueur de la composition cyclique : la structure circulaire : il s'agit de récits dont la fin renvoie, comme en jeu de miroir, au début de l'œuvre.

## La force d'une argumentation : travail sur la construction du roman et celle de l'extrait :

- Place de ce prologue

elle a pour fonction de renforcer la force de l'exposé. Cf manuscrit (à la Bibliothèque Municipale de Nantes, cote MJVB151) : l'historique de la traite a été repoussé du chapitre IV de la première partie au premier chapitre de la seconde pour en réserver et en concentrer la force.

La *dispositio* concerne le plan, l'agencement des différents éléments entre eux. Dès le début, l'écrivain est confronté au choix d'une structure. Une part du travail est fixée par la tradition. En effet, la littérature s'est trouvée dès l'origine divisée en genres et chacun d'eux comporte ses exigences d'organisation propres (tragédie, sonnet, discours). Cependant, l'organisation ne relève pas uniquement de règles extérieures imposées par les genres. Il y a toujours la part personnelle de l'auteur dont il est le seul maître. Pour une argumentation par exemple, composée hors d'un modèle établi, quel ordre va-t-on adopter pour donner le plus de force possible au discours ? Cette question de structure est essentielle car elle détermine des stratégies de persuasion

En comparant les « couches » du texte, le lecteur peut percevoir qu'il y a eu maturation progressive de la pensée et que l'écriture s'est construite par amplification successives (cf la critique génétique).

## La dénonciation de toutes les oppressions.

- Les stratégies argumentatives

Choix des modalisateurs, appel aux destinataires, techniques du texte argumentatif : l'*elocutio*  
Le troisième niveau sur lequel s'exerce le travail de l'écriture est l'*elocutio*, c'est-à-dire celui du style. Le travail du style a deux outils : le vocabulaire (ou lexique) et la phrase.

Travailler sur les mots, c'est d'abord les utiliser en connaissance de cause : certains mots inconnus attirent immédiatement l'attention du fait de leur rareté. Jouer sur l'épaisseur historique du lexique permet de jouer sur sa profondeur sémantique ; on doit être attentif aux registres de langue ; les connotations que portent les mots interviennent également dans le travail de l'écriture (sens dénoté et sens connoté). La polysémie peut permettre des effets de surprise.

Le second aspect du travail sur la langue concerne la maîtrise de la phrase. La ponctuation peut être « expressive » ; la phrase française peut avoir recours à différentes modalités (déclarative, interrogative, impérative ou exclamative. Enfin, reste la répartition entre phrases verbales et non verbales, simples et complexes et les jeux sur les rythmes : binaire, ternaire, accumulation ...

- Un homme de « principes »

Les « principes de l'humanité », cette « œuvre d'humanité », le Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, l'émancipation

#### Une attitude pour le moins ambivalente :

- Liens entre esclavage et colonisation
- Le traitement littéraire des différentes nationalités

Importance du modèle américain, mise à part de l'Angleterre et de la France

Mise à part des Européens face aux Africains et aux Musulmans : traitement différent des personnages.

- Le registre polémique

Le registre polémique (du grec *polemos* : « guerre ») est celui de l'attaque. L'adversaire ou ses idées sont traitées agressivement. On ridiculise les thèses que l'on combat.

**Texte 2 : Un campement sur les bords de la Coanza**, Deuxième partie, chapitre VII (p. 198).

C'était sous l'abri du [figuier] sycomore que, cachée comme en un mystérieux asile, toute une caravane –celle dont Harris avait annoncé l'arrivée à Negro- venait de faire halte. Ce nombreux convoi d'indigènes, arrachés à leurs villages par les agents du traitant Alvez, se dirigeait vers le marché de Kazonndé. De là, les esclaves, suivant les besoins, seraient envoyés ou dans les baracons du littoral ouest, ou à N'yangwé, vers la région des grands lacs, pour être distribués soit vers la Haute-Egypte, soit vers les factoreries de Zanzibar.

Aussitôt leur arrivée au campement, Dick Sand et ses compagnons avaient été traités en esclaves. Au vieux Tom, à son fils, à Austin, à Actéon, à la pauvre Nan, nègres d'origine, bien qu'ils n'appartinssent pas à la race africaine, on réserva le traitement des captifs indigènes. Après qu'ils eurent été désarmés, malgré la plus vive résistance, ils furent maintenus à la gorge, deux par deux, au moyen d'une perche longue de six à sept pieds, bifurquée à chaque bout et fermée par une tige de fer. De cette façon, ils étaient forcés de marcher en ligne, l'un derrière l'autre, sans pouvoir s'écarter ni à droite, ni à gauche. Par surcroît de précaution, une lourde chaîne les rattachait donc les bras libres pour porter des fardeaux, les pieds libres pour marcher, mais ils n'auraient pu en faire usage pour fuir. C'est ainsi qu'ils allaient franchir des centaines de milles sous les coups de fouet d'un havildar ! Etendus à l'écart, accablés par la réaction qui avait suivi les premiers instants de leur lutte contre les nègres, ils ne faisaient plus un mouvement ! Que n'avaient-ils pu suivre Hercule dans sa fuite ! Et pourtant, que pouvait-on espérer pour le fugitif ? Tout vigoureux qu'il était, que deviendrait-il, dans cette inhospitalière contrée, où la faim, l'isolement, les bêtes fauves, les indigènes, tout était contre lui ? N'en viendrait-il pas bientôt à regretter le sort de ces compagnons ? Et ceux-ci, cependant, n'avaient aucune pitié à attendre de la part des chefs de la caravane, Arabes ou Portugais, parlant une langue qu'ils ne pouvaient comprendre, et qui n'entraient en communication avec eux que par des regards et des gestes menaçants.

[...] [p. 199]

La caravane, campée sous le gigantesque sycomore, ne comptait pas moins de huit cents personnes, soit cinq cent esclaves des deux sexes, deux cents soldats, porteurs ou maraudeurs, des gardiens, des havildars, des agents ou des chefs.

Ces chefs étaient d'origine arabe et portugaise. On imaginerait difficilement les cruautés que ces êtres inhumains exercent sur leurs captifs. Ils les frappent sans relâche, et ceux d'entre eux qui tombent épuisés, hors d'état d'être vendus, sont achevés à coup de fusil ou de couteau. On les tient ainsi par la terreur ; mais le résultat de ce système, c'est qu'à l'arrivée de la caravane, cinquante pour cent des esclaves manquent au compte du traitant, soit que quelques-uns aient pu s'échapper, soit que les ossements de ceux qui sont morts à la peine jalonnent les longues routes de l'intérieur de la côte.

On le pense bien, les agents d'origine européenne, Portugais pour la plupart, ne sont que des coquins que leur pays a rejetés, des condamnés, des échappés de prison, d'anciens négriers qu'on n'a pu pendre, en un mot le rebut de l'humanité. Tel Negoro, tel Harris, maintenant au service de l'un des plus gros traitants de l'Afrique centrale, José-Antonio Alvez, bien connu des trafiquants de la province, et sur lequel le lieutenant Cameron a donné de curieux renseignements.

Les soldats qui escortent les captifs sont généralement des indigènes à la solde des traitants. Mais ceux-ci n'ont pas le monopole de ces razzias qui leur procurent des esclaves. Les rois nègres se font aussi des guerres atroces et dans le même but ; alors les vaincus adultes, les femmes et les enfants, réduits à l'esclavage, sont vendus par les vainqueurs aux traitants pour quelques yards de calicot, de la poudre, des armes à feu, des perles roses ou rouges et souvent même, dit Livingstone, aux époques de famine, pour quelques grains de maïs.

Les soldats qui escortaient la caravane du vieil Alvez pouvaient donner une juste idée de ce que sont les armées africaines. C'était un ramassis de bandits nègres, à peine vêtus, qui brandissaient de longs fusils à pierre, garnis à leur canon d'un grand nombre d'anneaux de cuivre. Avec une telle escorte, à laquelle se joignent des maraudeurs qui ne valent pas mieux, les agents ont d'ailleurs souvent fort à faire. On discute leurs ordres, on leur impose les lieux et les heures de halte, on menace de les abandonner, et il n'est pas rare qu'ils soient forcés de céder aux exigences de cette soldatesque.

Bien que les esclaves, hommes ou femmes, soient généralement assujettis à porter des fardeaux pendant que la caravane est en marche, on compte encore un certain nombre de « porteurs » qui l'accompagnent. On les appelle plus spécialement des « pagazis », et ils se chargent des ballots d'objets précieux, principalement de l'ivoire. Telle est, quelquefois, la grosseur de ces dents d'éléphants, dont quelques-unes pèsent jusqu'à soixante livres, qu'il faut deux de ces « pagazis », pour les porter aux factoreries, d'où cette précieuse marchandise est expédiée sur les marchés de Khartoum, de Zanzibar et de Natal. A l'arrivée, ces pagazis sont payés aux prix convenus, qui consiste en une vingtaine d'yards de cotonnade, ou de cette étoffe qui porte le nom de « mérikani », un peu de poudre, une poignée de cauris<sup>1</sup> quelques perles, ou même ceux des esclaves qui seraient d'une défaite difficile lorsque le traitant n'a pas d'autre monnaie.

Parmi les cinq cents que comptait la caravane, on voyait peu d'hommes faits. Cela tient à ce que, la razzia finie et le village incendié, tout indigène au dessus de quarante ans est impitoyablement massacré et pendu aux arbres des environs. Seuls, les jeunes adultes des deux sexes et les enfants sont destinés à fournir les marchés. A peine survit-il, après ces chasses à l'homme, le dixième des vaincus. Ainsi s'explique l'effroyable dépopulation qui change en déserts de vastes territoires de l'Afrique équinoxiale. [...]

### Pistes d'analyse :

#### Travail sur l'iconographie

« Ils furent maintenus à la gorge (...) ils n'auraient pu en faire usage pour fuir ».

### L'explication d'une campagne de traite

Cf. dossier du SAE *C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe.*

Les « traitants », les « halvidars », les « soldats », les « pagazis » encadrant les « captifs ».

« Ces nombreux convois d'indigènes (...) vers les factoreries de Zanzibar. »

« Les rois nègres se font aussi des guerres atroces. »

« Parmi les cinq cents que comptait la caravane, on voyait peu d'hommes faits. (...) de vastes territoires de l'Afrique équinoxiale. »

### Une attitude pour le moins ambivalente

Le noir acculturé qui ne survit pas à l'Afrique sauvage

« Que n'avaient-ils pu suivre Hercule dans sa fuite ! (...) tout était contre lui ? »

« Ces chefs étaient d'origine arabe et portugaise. » « On le pense bien, les agents d'origine européenne (...) le rebut de l'humanité. »

**Texte 3 : Quelques notes de Dick Sand**, Deuxième partie, chapitre VIII (p. 205).

Une cinquantaine de soldats marchaient en tête, une centaine sur chacun des deux flancs du convoi, le reste à l'arrière-garde. Il eut été difficile aux prisonniers de s'enfuir, mêmes s'ils n'avaient pas été enchaînés. Femmes, enfants, hommes, allaient pêle-mêle, et les havildars pressaient leurs pas à coups de fouet. Il y avait de malheureuses mères qui, nourrissant un enfant, en portaient un second de la main

qui leur restait libre. D'autres traînaient ces petits êtres sans vêtements, sans chaussures, sur les herbes acérées du sol.

Le chef de la caravane, ce farouche Ibn Hamis qui était intervenu dans la lutte entre Dick Sand et son havildar, surveillait tout son troupeau, allant et venant de la tête à la queue de la longue colonne. Si ses agents et lui se préoccupaient peu des misères de leurs captifs, il leur fallait compter plus sérieusement, soit avec les soldats qui réclamaient quelque supplément de ration, soit avec les pagazis qui voulaient faire halte. De là des discussions, souvent même des échanges de brutalités. Les esclaves portaient encore la peine de l'irritation constante des havildars. On n'entendait que des menaces d'un côté, des cris de douleur de l'autre, et ceux qui marchaient aux derniers rangs foulaient un sol que les premiers avaient taché de leur sang.

Les compagnons de Dick Sand, toujours tenus avec soin en avant du convoi, ne pouvaient avoir aucune communication avec lui. Ils s'avançaient en file, le cou pris dans cette lourde fourche, qui ne leur permettait pas un seul mouvement de la tête. Les fouets ne les épargnaient pas plus que leurs tristes compagnons d'infortune !

[...] [p. 207]

Chaque jour, la caravane partait dès l'aube et ne faisait halte qu'à midi, pendant une heure. On ouvrait alors quelques ballots contenant du manioc, et cet aliment était parcimonieusement distribué aux esclaves. On y joignait des patates, ou de la viande de chèvre et de veau, lorsque les soldats avaient pillé en passant quelque village. Mais la fatigue avait été telle, le repos si insuffisant, si impossible même pendant ces nuits pluvieuses, que, l'heure de la distribution des vivres arrivée, les prisonniers pouvaient à peine manger. Aussi, huit jours après le départ de la Coanza, une vingtaine étaient-ils encore tombés sur la route, à la merci des fauves, qui rôdaient en arrière du convoi. Lions, panthères et léopards attendaient les victimes qui ne pouvaient leur manquer, et, chaque soir, après le coucher du soleil, leurs rugissements éclataient à si courte distance, qu'on pouvait craindre une attaque directe.

[...]

Du reste, voici les notes que Dick Sand prit pendant cet itinéraire de la Coanza à Kazonndé. Vingt cinq « marches » furent employées à faire ce trajet de deux cent milles, la « marche » dans le langage des traitants étant de dix milles avec halte de jour et de nuit.

-Du 25 au 27 avril.- Vu un village entouré de murs de roseaux hauts de huit à neuf pieds. Champs cultivés en maïs, fèves, sorgho et diverses arachides. Deux noirs saisis et faits prisonniers. Quinze tués. Population en fuite.

Le lendemain, traversé une rivière tumultueuse, large de cent cinquante yards. Pont flottant formé de troncs d'arbres rattachés avec des lianes. Pilotis à demi rompus. Deux femmes, liées à la même fourche, précipitées dans les eaux. L'une portant son petit enfant. Les eaux s'agitent et se teignent de sang. Les crocodiles se glissent entre les branchages du pont. On risque de mettre le pied dans des gueules ouvertes...

[...] [p.210] On passe à travers de hautes herbes très résistantes. C'est le *nyassi*, dont la tige m'écorche la figure, dont les graines piquantes se glissent jusqu'à ma peau, sous mes vêtements délabrés. Mes fortes chaussures ont heureusement tenu bon !

Les agents commencent à abandonner les esclaves trop malades pour suivre. D'ailleurs, les vivres menacent de manquer ; soldats et pagazis se révolteraient si leur ration

-10 mai.- Passé aujourd'hui près de deux villages en flammes. Les chaumes brûlent de toutes parts. Des cadavres sont pendus aux arbres que l'incendie a respectés. Population en fuite. Champs dévastés. La razzia s'est exercée là. Deux cent meurtres, peut-être pour obtenir une douzaine d'esclaves.

Le soir est arrivé. Halte de nuit. Campement établi sous de grands arbres. Hautes herbes qui forment buisson sur la lisière de la forêt.

Quelques prisonniers se sont enfuis la veille, après avoir brisé leur fourche. Ils ont été repris et traités avec une cruauté sans exemple. La surveillance des soldats et des havildars redouble.

[...] [p. 212]

- Du 11 au 15 mai.- La caravane continue sa marche. Les prisonniers se traînent de plus en plus péniblement. La plupart laissent sous leurs pas des marques de sang. Je calcule qu'il faut encore dix jours pour atteindre Kazonndé. Combien auront cessé de souffrir d'ici là ! Mais moi, il faut que j'y arrive, j'y arriverai !

[...]

Nous venons de passer près d'un arbre... A cet arbre, des esclaves étaient attachés par le cou. On les y avait laissés mourir de faim.

-Du 16 au 24 mai. – Je suis presque à bout de forces, mais je n'ai pas le droit de faiblir. Les pluies ont complètement cessé. Nous avons des journées de « marche dure ». C'est ce que les traitants appellent la *tirikesa* ou « marche de l'après-midi ». Il faut aller plus vite, et le sol s'élève en pentes assez rudes.

était diminuée. On n'ose pas leur retrancher, et alors tant pis pour les captifs !

« Qu'ils se mangent entre eux ! » a dit le chef.

Il suit de là que des esclaves, jeunes, encore vigoureux, meurent sans apparence de maladie. Je me souviens de ce que le docteur Livingstone a dit à ce sujet : « Ces infortunés se plaignent du cœur ; ils posent leurs mains dessus et ils tombent. C'est positivement le cœur qui se brise ! Cela est particulier aux hommes libres, réduits en esclavage, sans que rien les y ait préparés ! »

Aujourd'hui, vingt captifs qui ne pouvaient plus se traîner ont été massacrés à coups de hache par les havildars ! Le chef arabe ne s'est point opposé à ce massacre.

La scène a été épouvantable !

### **Pistes d'analyse :**

#### Travail sur l'iconographie

- « Nous venons de passer près d'un arbre (...) mourir de faim. »

### Le thème de la *mater dolorosa*

- « Femmes, enfants, hommes, allaient pêle-mêle (...) sur les herbes acérées du sol. » et « Deux femmes, liées à la même fourche (...) son petit enfant. »

### L'Afrique sauvage et son bestiaire

- « Aussi, huit jours après le départ (...) on pouvait craindre une attaque directe. » et « Les crocodiles se glissent entre les branchages (...) dans des gueules ouvertes. »

### Etude des conditions de vie des esclaves

- À mettre en liaison avec le code noir, mépris de tous les droits  
« Chaque jour, la caravane partait dès l'aube (...) qui rôdaient en arrière du convoi. »
- Exactions des traitants et violence gratuite : « Passé aujourd'hui près de deux villages en flammes (...) la surveillance des soldats et des halvidars redouble. »  
« Les agents commencent à abandonner les esclaves (...) « Qu'ils se mangent entre eux ! » a dit le chef. »  
« Aujourd'hui vingt captifs (...) La scène a été épouvantable ! »

### Polyphonie romanesque

- Le style journal intime, construction du roman et polyphonie
  - Le personnage de Dick Sand « Mais moi, il faut que j'y arrive, j'y arriverai ! »
- + Connaissance de Livingstone

#### **Texte 4 : Kazonndé**, Deuxième partie, chapitre IX (p. 214).

Le 26 mai, la caravane d'esclaves arrivait à Kazonndé. Cinquante pour cent des prisonniers faits dans cette dernière razzia étaient tombés sur la route. Cependant, l'affaire était encore bonne pour les traitants, les demandes affluaient, et le prix des esclaves allait monter sur les marchés de l'Afrique.

L'Angola faisait à cette époque un grand commerce de noirs. Les autorités portugaises de Saint-Paul-de-Loanda ou de Benguela n'auraient pu que difficilement l'entraver, car les convois se

dirigeaient vers l'intérieur du continent africain. Les baracons du littoral regorgeaient de prisonniers ; les quelques négriers qui parvenaient à passer entre les croisières de la côte, ne suffisaient pas à les embarquer pour les colonies espagnoles de l'Amérique.

Kazonndé, située à trois cents milles de l'embouchure de la Coanza, est l'un des principaux *lakonis*, l'un des plus importants marchés de cette province. Sur sa grande place, la *tchitoka*, se traitent les affaires ; là, les esclaves sont exposés et vendus. C'est de ce point que les caravanes rayonnent vers la région des grands lacs.

Kazonndé, comme toutes les grandes villes de l'Afrique centrale, se divise en deux parties distinctes : l'une est le quartier des négociants arabes, portugais ou indigènes, et elle contient leurs baracons ; l'autre est la résidence du roi nègre, quelque féroce ivrogne couronné, qui règne par la terreur et vit des subventions en nature que les traitants ne lui épargnent pas.

A Kazonndé, le quartier commerçant appartenait à ce José-Antonio Alvez, dont il avait été question entre Harris et Negoro, simples agents à sa solde. Là était le principal établissement de ce traitant, qui en possédait un second à Bihé et un troisième à Cassange, dans le Benguela, où le lieutenant Cameron allait le rencontrer quelques années plus tard.

Une grande rue centrale, de chaque côté des groupes de maisons, de *tembés* à toitures plates, à murailles de terre crépée, dont la cour carrée sert de parc au bétail, à l'extrémité de la rue la vaste *tchitoka* entourée de baracons, au-dessus de cet ensemble d'habitations quelques énormes banians dont les branches se développent par un mouvement superbe, çà et là de grands palmiers plantés comme des balais, la tête en l'air, sur la poussière des rues, une vingtaine d'oiseaux de proie préposés à la salubrité publique, tel est le quartier marchand de Kazonndé.

[...] [p. 216]

On était au 26 mai. Les calculs de Dick Sand se trouvaient donc justifiés. Le voyage avait duré trente-huit jours depuis le départ du campement établi sur les rives de la Coanza. Cinq semaines des plus épouvantables misères qu'il fût donné à des êtres humains de supporter !

Il était midi lorsque se fit l'entrée à Kazonndé. Les tambours battaient, les cornes de coudou éclataient au milieu des détonations des armes à feu. Les soldats de la caravane déchargeaient leurs fusils en l'air, et les serviteurs de José-Antonio Alvez répondaient avec entrain. Tous ces bandits étaient heureux de se revoir, après une absence qui avait duré quatre mois. Ils allaient enfin se reposer et regagner le temps perdu dans la débauche et l'ivresse.

Les prisonniers, la plupart à bout de forces, formaient encore un total de deux cent cinquante têtes. Après avoir été poussés en avant comme un troupeau, ils allaient être enfermés dans ces baracons, dont les fermiers d'Amérique n'eussent pas voulu pour étables. Là les attendaient douze ou quinze cents autres esclaves qui devaient être exposés le surlendemain au grand marché de Kazonndé. Ces baracons furent remplis avec les esclaves de la caravane. Les lourdes fourches leur avaient été enlevées, mais ils avaient dû garder leurs chaînes.

Les pagazis s'étaient arrêtés sur place, après avoir déposé leurs charges d'ivoire, dont les négociants de Kazonndé allaient prendre livraison. Puis, payés de quelques yards de calicot ou autre étoffe de plus haut prix, ils retourneraient se joindre à quelque autre caravane.

[...] [p. 218]

Cependant, le chef de la caravane, l'Arabe Ibn Hamis, échangeait des poignées de mains avec Alvez et Coïmbra. Il reçut nombre de félicitations. Les cinquante pour cent d'esclaves qui manquaient au compte général amenèrent bien une grimace sur la face d'Alvez ; mais, en somme, l'affaire restait bonne encore. Avec ce que le traitant possédait de marchandise humaine dans ses baracons, il pourrait satisfaire aux demandes de l'intérieur, et troquer ses esclaves contre les dents d'ivoire et ces *hannas* de cuivre, sortes de croix de Saint-André sous la forme desquelles ce métal s'exporte dans le centre de l'Afrique.

Les compliments ne furent pas épargnés aux havildars ; quant aux porteurs, le traitant donna des ordres pour que leur salaire leur fût compté immédiatement.

### Pistes d'analyse :

#### L'appât du gain

• Mise en place d'un système lucratif et donc difficile à endiguer.

« Le 26 mai (...) les colonies espagnoles de l'Amérique. »

« Cependant, le chef de la caravane (...) leur salaire leur fût compté immédiatement. »

### Travail sur le style

- Style emphatique : « un grand commerce », « regorgeaient » « Cinq semaines des plus épouvantables misères qu'il fût donné à des êtres humains de supporter ! » « ces baracons, dont les fermiers d'Amérique n'eussent pas voulu pour étables. »
- Jeux d'opposition entre les personnages : les « traitants » « Il était midi lorsque se fit l'entrée à Kazonndé (...) dans la débauche et l'ivresse. » opposés aux « captifs » « Les prisonniers, la plupart à bout de forces (...) ils avaient dû garder leurs chaînes. »
- Construction cyclique rigoureuse et aperçu géographique détaillé de Kazonndé : « Kazonndé, située à trois cents milles (...) tel est le quartier marchand de Kazonndé. »
- Précision du vocabulaire : « lakonis », « tchikota », « tembé » ...

### La figure monarchique

- « l'autre est la résidence du roi nègre, quelque féroce ivrogne couronné, qui règne par la terreur et vit des subventions en nature que les traitants ne lui épargnent pas. »

**Texte 5 : Un jour de grand marché**, Deuxième partie, chapitre X (p. 221).

Deux jours après, le 28 mai, s'ouvrit le marché, le grand lakoni, sur lequel devaient se rencontrer les traitants des principales factoreries de l'intérieur et les indigènes des provinces voisines de l'Angola. Ce marché n'était pas spécial à la vente des esclaves, mais tous les produits de cette fertile Afrique y devaient affluer en même temps que les producteurs.

Dès le matin, l'animation était déjà grande sur la vaste tchitoka de Kazonndé, et il est difficile d'en donner une juste idée. C'était un concours de quatre à cinq mille personnes, en y comprenant les

esclaves de José-Antonio Alvez, parmi lesquels figuraient Tom et ses compagnons. Ces pauvres gens, précisément parce qu'ils étaient de race étrangère, ne devaient pas être les moins recherchés des courtiers de chair humaine !

Alvez était donc là, le premier entre tous ; accompagné de Coïmbra, il proposait des lots d'esclaves, dont les traitants de l'intérieur allaient former une caravane. Parmi ces traitants, on remarquait certains métis d'Oujiji, principal marché du lac Tanganyika, et des Arabes, très supérieurs à ces métis dans ce genre de commerce.

Les indigènes se voyaient là aussi en grand nombre. C'étaient des enfants, des hommes, des femmes, celles-ci trafiquantes passionnées, et qui, pour le génie du négoce, en auraient certes remontré à leurs semblables de couleur blanche. Dans les halles des grandes villes, même un jour de grand marché, il ne se fait ni plus de bruit, ni plus d'affaires. Chez les civilisés, le besoin de vendre l'emporte peut-être sur l'envie d'acheter. Chez ces sauvages d'Afrique, l'offre se produisait avec autant de passion que la demande.

Pour les indigènes des deux sexes, le lakoni est un jour de fête, et, s'ils n'avaient pas mis leurs plus beaux habits, et pour cause, ils portaient au moins leurs plus beaux ornements. Chevelures divisées en quatre parties recouvertes de coussinets et en nattes rattachées comme un chignon, ou disposées en queues de poêle sur le devant de la tête avec panaches de plumes rouges –chevelures à corne recourbées empâtées de terre rouge et d'huile, comme ce minium qui sert à luter les joints des machines-, dans ces amas de cheveux faux ou vrais, un hérissément de brochettes, d'épingles de fer ou d'ivoire, souvent même, chez les élégants, un couteau à tatouage fiché dans la masse crépue, dont chaque cheveu, enfilé un à un dans un sofi ou perle de verre, forme une tapisserie de grains diversement colorés –tels étaient les édifices qui se voyaient le plus communément sur la tête des hommes. Les femmes préféraient diviser leur chevelure en petite houppes de la grosseur d'une cerise, en tortillons, en torsades dont les bouts figuraient un dessin en relief, en tire-bouchons disposés le long de la face. Quelques-unes, plus simples et peut-être plus jolies, laissaient pendre leurs cheveux sur leurs dos, à la manière anglaise, et d'autres, à la mode française, les portaient en franges coupées sur le front. Et presque toujours, sur ces tignasses, un mastic de graisse, d'argile, ou de luisante *nkola*, substance rouge extraite du bois de santal si bien que ces élégantes semblaient être coiffées de tuiles.

Il ne faudrait pas s'imaginer que ce luxe d'ornementation ne fût appliqué qu'à la chevelure des indigènes. A quoi serviraient les oreilles, si on n'y passait des chevilletes de bois précieux, des anneaux de cuivre découpés à jour, des chaînes de maïs tressées qui les ramènent en avant, ou de petites gourdes, servant de tabatières –au point que les lobes détendus de ces appendices tombent parfois jusqu'aux épaules de leurs propriétaires ?

### ***Pistes d'analyse :***

#### **L'explication d'une campagne de traite**

Cf. dossier SAE

- Un marché aux esclaves : « Deux jours après (...) très supérieurs à ces métis dans ce genre de commerce. »

« Les caractères » en Afrique (critique et satire sociale)

- « Pour les indigènes des deux sexes (...) jusqu'aux épaules de leurs propriétaires ? »

Un texte teinté de racisme

- Hiérarchie des « races » : blancs, métis, arabes et indigènes : « Parmi ces traitants, on remarquait certains métis d'Oujiji, principal marché du lac Tanganyika, et des Arabes, très supérieurs à ces métis dans ce genre de commerce. » et « celles-ci, trafiquantes passionnées, et qui, pour le génie du négoce, en auraient certes remontré à leurs semblables de couleur blanche. »
- Opposition entre indigènes et civilisés : « Les indigènes se voyaient là aussi en grand nombre (...) avec autant de passion que la demande. »
- Les habits : « ils n'avaient pas mis leurs plus beaux habits, et pour cause... »

**Texte 6 : Un punch offert au roi de Kazonndé**, Deuxième partie, chapitre XI (p. 232).

C'était une triomphante idée, vraiment, qu'avait eue Alvez d'offrir un punch à cette Majesté nègre, et de lui faire aimer l'eau-de-vie sous une forme nouvelle. Moini Loungga commençait à trouver que l'eau de feu ne justifiait pas suffisamment son nom. Peut-être flambante et brûlante, chatouillerait-elle plus agréablement les papilles insensibilisées de sa langue !

Le programme de la soirée comprenait donc un punch d'abord, un supplice ensuite.

Dick Sand, étroitement enfermé dans son obscure prison, n'en devait sortir que pour aller à la

mort. Les autres esclaves, vendus ou non, avaient été réintégrés dans les baracons. Il ne restait plus sur la tchitoka que les traitants, les havildars, les soldats prêts à prendre leur part du punch, si le roi et sa cour leur en laissaient.

José-Antonio Alvez, conseillé par Negoro, fit bien les choses. On apporta une vaste bassine de cuivre pouvant contenir au moins deux cent pintes, et qui fut placée au milieu de la grande place. Des barils renfermant un alcool de qualité inférieure, mais très rectifié, furent versés dans la bassine. On n'épargna ni la cannelle, ni les piments, ni aucun des ingrédients qui pouvaient encore relever ce punch de sauvages !

Tous avaient fait cercle autour du roi. Moini Loungga s'avança en titubant vers la bassine. On eût dit que cette cuve d'eau-de-vie le fascinait et qu'il allait s'y précipiter.

Alvez le retint généreusement, et lui mit dans la main une mèche allumée.

« Feu ! » cria-t-il avec une sournoise grimace de satisfaction.

« Feu ! » répondit Moini Loungga, en fouettant le liquide du bout de la mèche.

Quelle flambée, et quel effet, lorsque les flammes bleuâtres voltigèrent à la surface de la bassine ! Alvez, sans doute pour rendre cet alcool plus âcre encore, l'avait mélangé de quelques poignées de sel marin. Les faces des assistants revêtirent alors cette lividité spectrale que l'imagination prête aux fantômes. Ces nègres, ivres d'avance, se mirent à crier, à gesticuler, et se prenant par la main, formèrent une immense ronde autour du roi de Kazonndé.

Alvez, muni d'une énorme louche de métal, remuait le liquide, qui jetait de larges éclairs blafards sur ces singes en délire.

Moini Loungga s'avança. Il saisit la louche des mains du traitant, la plongea dans la bassine, puis, la retirant pleine de punch en flammes, il l'approcha de ses lèvres.

Quel cri poussa alors le roi de Kazonndé !

Un fait de combustion spontanée venait de se produire. Le roi avait pris feu comme une bonbonne de pétrole. Ce feu développait peu de chaleur, mais il n'en dévorait pas moins.

A ce spectacle, la danse des indigènes s'était subitement arrêtée.

Un ministre de Moini Loungga se précipita sur son souverain pour l'éteindre ; mais, non moins alcoolisé que son maître, il prit feu à son tour.

A ce compte, la cour de Moini Loungga était en péril de brûler tout entière !

Alvez et Negoro ne savaient comment porter secours à Sa Majesté. Les femmes épouvantées avaient pris la fuite. Quant à Coimbra, il détala rapidement, connaissant bien sa nature inflammable.

Le roi et le ministre, qui étaient tombés sur le sol, se tordaient en proie à d'affreuses souffrances.

Dans les corps si profondément alcoolisés, la combustion ne produit qu'une flamme légère et bleuâtre que l'eau ne saurait éteindre. Même étouffée à l'extérieur, elle continuerait encore à brûler intérieurement. Quand les liqueurs ont pénétré tous les tissus, il n'existe aucun moyen d'arrêter la combustion.

Quelques instants après, Moini Loungga et son fonctionnaire avaient succombé, mais ils brûlaient encore. Bientôt, à la place où ils étaient tombés, on ne trouvait plus que quelques charbons légers, un ou deux morceaux de colonne vertébrale, des doigts, des orteils que le feu ne consume pas dans les cas de combustion spontanée, mais qu'il recouvre d'une suie infecte et pénétrante. C'était tout ce qui restait du roi de Kazonndé et de son ministre.

### **Pistes d'analyse :**

#### Un texte teinté de racisme

- Animalisation « Alvez, muni d'une énorme louche de métal, remuait le liquide, qui jetait de larges éclairs blafards sur ces singes en délire. » et « les faces des assistants revêtirent cette lividité spectrale que l'imagination prête aux fantômes. »

- Ivrognerie :

En la personne du Roi et de sa cour : « Les papilles insensibilisées de sa langue », « Moini Loungga s’avança en titubant vers la bassine. »

« Un ministre (...) était en péril de brûler toute entière ! », « Quant à Coïmbra (...) sa nature inflammable. » et « Dans des corps si profondément alcoolisés ».

Les traitants, les halvidars, les soldats : « Il ne restait plus sur la tchikota que les traitants, les halvidars, les traitants prêts à prendre leur part du punch, si le roi et sa cour leur en laissaient. »

« Ces nègres, ivres d’avance, se mirent à crier, à gesticuler, et se prenant par la main, formèrent une immense ronde autour du roi de Kazonndé. »

- Le manque de goût et de culture :

Le service dans une « bassine » ou une « cuve » laisse à désirer, et ce, au profit de la quantité. Ces « sauvages » sont des ivrognes et ne savent pas apprécier un alcool de « qualité » : « José-Antonio Alvez, conseillé par Negoro (...) ce punch de sauvages ! », « cette cuve d’eau-de-vie » et « Alvez, sans doute pour rendre cet alcool plus âcre encore, l’avait mélangé de quelques poignées de sel marin. ». Ils ne savent pas non plus danser (« crier, gesticuler, une immense ronde »).

### Racisme et antagonismes sociaux

- Un roi ivrogne et stupide : « C’était une triomphante idée (...) les papilles insensibilisées de sa langue. », « non moins alcoolisé que son maître », « dans les corps si profondément alcoolisés », et « quand les liqueurs ont pénétré tous les tissus. »

Le roi, fasciné par l’alcool manque de tomber dans la bassine : « Moini Loungga s’avança (...) dans la main une mèche allumée. »

- Un roi cruel et sauvage : « Le programme de la soirée comprenait donc un punch d’abord, un supplice ensuite. Dick Sand, étroitement enfermé dans son obscure prison, n’en devait sortir que pour aller à la mort. »

- Corps incandescents et alcoolisés : aspect scientifique de la combustion spontanée mais toujours sur le thème de l’ivrognerie du Roi qui seule rend la chose possible.

- Ce qu’il reste du roitelet : « Quelques instants après (...) C’était tout ce qui restait du roi de Kazonndé et de son ministre. » Thème de la vanité humaine, notamment celle des hommes de pouvoir.

### Etude du style

- Hyperbole et exagération : afin de rendre son personnage royal le plus « sauvage » possible, Jules Verne n’hésite pas à donner à ses tournures un aspect hyperbolique. Il utilise aussi beaucoup les tournures exclamatives.

Etude de la modalisation

- Ironie : il s’agit, par cette exagération, de rendre aussi comique que terrifiant le roi de Kazonndé. L’hyperbole et l’antiphrase sont des procédés évidents de l’ironie, dont le roitelet fait les frais.

**Texte 7 : Un enterrement royal**, Deuxième partie, chapitre XII (p. 234).

Le lendemain, 29 mai, la ville de Kazonndé présentait un aspect inaccoutumé. Les indigènes terrifiés, se tenaient enfermés dans leurs huttes. Ils n’avaient jamais vu ni un roi qui se disait d’essence divine, ni un simple ministre mourir de cet horrible mort. Ils n’étaient pas sans avoir brûlé déjà quelques-uns de leurs semblables, et les plus vieux ne pouvaient oublier certains préparatifs culinaires relatifs au cannibalisme. Ils savaient donc combien l’incinération d’un corps humain s’opère difficilement, et voilà que leur roi et son ministre avaient brûlé comme tous seuls ! Cela leur paraissait et devait, en

effet, leur paraître inexplicable !

José-Antonio Alvez se tenait coi dans sa maison. Il pouvait craindre qu'on ne le rendît responsable de l'accident. Negoro lui avait fait comprendre ce qui s'était passé, en l'avertissant de prendre garde à lui-même. Mettre la mort de Moini Loungga à son compte, eût été une mauvaise affaire dont il ne se fût peut-être pas tiré sans dommage.

Mais Negoro eut une bonne idée. Par ses soins, Alvez fit répandre le bruit que cette mort du souverain de Kazonndé était surnaturelle, que le grand Manitou, ne la réservait qu'à ses élus, et les indigènes, si enclins à la superstition, ne répugnèrent point à accepter cette bourde. Le feu qui sortait des corps du roi et de son ministre devint un feu sacré. Il n'y avait plus qu'à honorer Moini Loungga par des funérailles dignes d'un homme élevé au rang des dieux.

[...] [p. 235]

Les travaux préparatoires des funérailles furent commencés le jour même. A l'extrémité de la grande rue de Kazonndé, coulait un ruisseau profond et torrentueux, affluent du Coango. Ce ruisseau, il s'agissait de le détourner, afin de mettre son lit à sec ; c'est dans ce lit que devait être creusée la fosse royale ; après l'ensevelissement, le ruisseau serait rendu à son cours naturel.

Les indigènes s'employèrent activement à construire un barrage qui obligeât le ruisseau à se frayer un lit provisoire à travers la plaine de kazonndé. Au dernier tableau de la cérémonie funèbre, ce barrage serait rompu, et le torrent reprendrait son ancien lit.

Negoro destinait Dick Sand à compléter le nombre des victimes qui devaient être sacrifiées sur la tombe du roi.

[...] [p. 238-240]

Pendant toute cette journée, les travaux des fossoyeurs furent poussés avec activité. Un grand nombre d'indigènes y prirent part, sous la direction du premier ministre de la reine Moina. Tout devait être prêt à l'heure dite, sous peine de mutilation, car la nouvelle souveraine promettait de suivre de point en point les errements du défunt roi.

Les eaux du ruisseau ayant été détournées, ce fut dans le lit mis à sec que la vaste fosse se creusa à une profondeur de dix pieds, sur cinquante de long et dix de large.

Vers la fin du jour, on commença à la tapisser, au fond et le long des parois, de femmes vivantes, choisies parmi les esclaves de Moini Loungga. D'ordinaire, ces malheureuses sont enterrées toutes vives. Mais à propos de cette étrange et peut-être miraculeuse mort de Moini Loungga, il avait été décidé qu'elles seraient noyées près du corps de leur maître<sup>3</sup>.

3. On ne figure pas ce que sont ces horribles hécatombes, lorsqu'il s'agit d'honorer dignement la mémoire d'un puissant chef chez ces tribus du centre de l'Afrique. Cameron dit que plus de cent victimes furent ainsi sacrifiées aux funérailles du père du roi de Kassongo.

La coutume est aussi que le roi défunt soit revêtu de ses plus riches habits, avant d'être couché dans sa tombe. Mais cette fois, puisqu'il ne restait que quelques os calcinés de la personne royale, il fallut procéder autrement. Un mannequin d'osier fut fabriqué, qui représentait suffisamment, peut-être avantageusement, Moini Loungga, et on y en referma les débris que la combustion avait épargnés. Le mannequin fut revêtu alors des vêtements royaux –on sait que cette défroque ne valait pas cher-, et on n'oublia pas de l'orner des fameuses lunettes du cousin Bénédic. Il y avait dans cette mascarade quelque chose d'un comique terrible.

La cérémonie devait se faire aux flambeaux, et avec grand apparat. Toute la population de Kazonndé, indigène ou non, y devait assister.

Lorsque le soir fut venu, un long cortège descendit la principale rue depuis la tchitoka jusqu'au lieu d'inhumation. Cris, danses funèbres, incantations des magiciens, fracas des instruments, détonations des vieux mousquets de l'arsenal, rien n'y manquait.

José-Antonio Alvez, Coïmbra, Negoro, les traitants arabes, leurs havildars, avaient grossi les rangs du peuple de Kazonndé. Nul n'avait encore quitté le grand lakoni. La reine Moina ne l'aurait pas permis, et il n'eût pas été prudent d'enfreindre les ordres de celle qui s'essayait au métier de souveraine.

Le corps du roi, couché dans un palanquin, était porté aux derniers rangs du cortège. Il était entouré de ses épouses de second ordre, dont quelques-unes allaient l'accompagner au-delà de la vie. La reine Moina, en grande tenue, marchait derrière ce qu'on pouvait appeler le catafalque. Il faisait absolument nuit lorsque tout le monde arriva sur les berges du ruisseau ; mais les torches de résine, secouées par les porteurs, jetaient sur la foule de grands éclats de lumière.

La fosse apparut distinctement alors. Elle était tapissée de corps noirs, et vivants, car ils remuaient sous les chaînes qui les assujettissaient au sol. Cinquante esclaves attendaient là que le torrent se refermât sur elles, la plupart de jeunes indigènes, les unes résignées et muettes, les autres

jetant quelques gémissements.

Les épouses, toutes parées comme pour une fête, et qui devaient périr, avaient été choisies par la reine.

L'une de ces victimes, celle qui portait le titre de seconde épouse, fut courbée sur les mains et sur les genoux, pour servir de fauteuil royal, ainsi qu'elle faisait du vivant du roi, et la troisième épouse vint soutenir le mannequin, pendant que la quatrième se couchait à ses pieds en guise de coussin.

Devant le mannequin, à l'extrémité de la fosse, un poteau, peint de rouge, sortait de terre. A ce poteau était attaché un blanc, qui allait compter, lui aussi, parmi les victimes de ces sanglantes funérailles.

Ce blanc, c'était Dick Sand. Son corps, à demi nu, portait les marques des tortures qu'on lui avait déjà fait subir par ordre de Negoro. Lié à ce poteau, il attendait la mort, en homme qui n'a plus d'espoir qu'en une autre vie !...

Cependant, le moment n'était pas encore arrivé, auquel le barrage devait être rompu.

Sur un signal de la reine, la quatrième épouse, celle qui était placée au pied du roi, fut égorgée par l'exécuteur de Kazonndé, et son sang coula dans la fosse. Ce fut le commencement d'une épouvantable scène de boucherie. Cinquante esclaves tombèrent sous le couteau des égorgeurs. Le lit de la rivière roula des flots de sang.

Pendant une demi-heure, les cris des victimes se mêlèrent aux vociférations des assistants, et on eût vainement cherché dans cette foule un sentiment de répulsion ou de pitié !

Enfin, la reine Moïna fit un geste, et le barrage, qui retenait les eaux supérieures, commença à s'ouvrir peu à peu. Par un raffinement de cruauté, on laissa filtrer le courant d'amont, au lieu de le précipiter par une rupture instantanée de la digue. La mort lente au lieu de la mort rapide !

L'eau noya d'abord le tapis d'esclaves qui couvrait le fond de la fosse. Il se fit d'horribles soubresauts de ces vivantes qui luttèrent contre l'asphyxie. On vit Dick Sand, submergé jusqu'aux genoux, tenter un dernier effort pour rompre ses liens.

Mais l'eau monta. Les dernières têtes disparurent sous le torrent qui reprenait son cours, et rien n'indiqua plus qu'au fond de cette rivière se creusait une tombe où cent victimes venaient de périr en l'honneur du roi de Kazonndé.

La plume se refuserait à peindre de tels tableaux, si le souci de la vérité n'imposait pas le devoir de les décrire dans leur réalité abominable. L'homme en est encore là dans ces tristes pays. Il n'est plus permis de l'ignorer.

[...]

### **Pistes d'analyse :**

#### Etude des sources :

- Comparaison avec le texte de Cameron, (Cf. p. 15.)  
« Les travaux préparatoires des funérailles (...) le torrent reprendrait son ancien lit. » et  
« Vers la fin du jour, on commença à la tapisser (...) près du corps de leur maître. »  
(utilisation de la note critique).

- Retour sur la thèse d'Olivier Dumas et la reprise « mot à mot » du texte. Débat avec les élèves autour du choix de l'auteur.

#### Un texte teinté de racisme :

- Cannibalisme : « Ils n'étaient pas sans avoir brûlé déjà quelques-uns de leurs semblables, et les plus vieux ne pouvaient oublier certains préparatifs culinaires relatifs au cannibalisme. »
- Superstition : « Mais Negoro eut une bonne idée. Par ses soins, Alvez fit répandre le bruit que cette mort du souverain de Kazonndé était surnaturelle (...) des funérailles dignes d'un homme élevé au rang des dieux. »
- Culture : la cérémonie, les vêtements
- Sauvagerie de la cérémonie, et des assistants.

#### Racisme et antagonismes sociaux :

- La souveraine
- La « défroque » royale : « La coutume est aussi que le roi défunt soit revêtu de ses plus riches habits, (...). Il y avait dans cette mascarade quelque chose d'un comique terrible. »

## Quelques repères chronologiques sur la vie de Jules Verne (1828-1905)

**8 février 1828** : Naissance de Jules Verne, dans l'île Feydeau à Nantes, où son père est avoué.

**1829** : La famille Verne s'installe quai Jean Bart à la naissance de Paul, frère cadet de Jules.

**1837-1847** : Jules Verne fait ses études à Nantes (collège Saint-Stanislas, Petit Séminaire, Collège Royal).

**1847** : Jules Verne commence sa licence de droit à Nantes.

**1848** : Jules Verne s'installe à Paris pour terminer sa licence en droit.

**1850** : Les Pailles Rompues, première pièce de théâtre de Jules Verne jouée à Paris grâce à Alexandre Dumas, puis à Nantes.

**1851** : Jules Verne rencontre Jacques Arago.

**1852-1854** : Jules Verne est secrétaire du Théâtre Lyrique.

**1856** : Jules Verne entre chez Eggly, agent de change.

**1857** : Mariage de Jules Verne avec Honorine de Viane.

**1859** : Premier voyage de Jules Verne en Ecosse.

**1860** : Rencontre avec Nadar.

**1861** : Voyage de Jules Verne en Scandinavie. Naissance de son fils Michel.

**1862** : L'éditeur Hetzel accepte le manuscrit de Cinq semaines en ballon et signe un contrat avec Jules Verne, qui doit fournir deux volumes par an pendant 20 ans.

**1863** : Jules Verne quitte la Bourse.

**1866** : Géographie de la France.

Jules Verne quitte Paris pour Le Crotoy (Somme). Jules Verne se rend aux USA avec son frère Paul, à bord du Great-Eastern.

**1870** : Jules Verne reçoit la Légion d'Honneur.

**1871** : Mort de Pierre Verne, père de Jules, le 3 novembre à Chantenay.

**1872** : Jules Verne s'installe à Amiens, dont sa femme est originaire. Il occupe le siège de Gresset à l'Académie amiénoise.

**1874** : Triomphe du Tour du monde en 80 jours au théâtre.

**1877** : Jules Verne séjourne à Nantes, où il achète son troisième et plus beau bateau, le Saint-Michel III.

**1879** : Deuxième voyage en Ecosse.

**1880** : Triomphe de Michel Strogoff au théâtre.

**1884** : Croisière en Méditerranée, sur le Saint-Michel III.

**1886** : Attentat contre Jules Verne par son neveu Gaston. Hetzel meurt à Monte-Carlo.

**1887** : Mort de Sophie Verne, mère de Jules, à Nantes. Jules Verne vend son bateau.

**1888** : Jules Verne est élu au Conseil municipal d'Amiens sur une liste républicaine. Il est chargé du théâtre.

**1891** : Création du Cirque d'Amiens.

**1892** : Jules Verne devient officier de la Légion d'Honneur.

**1894** : Son fils se marie dans le Midi. Jules Verne rencontre Edmondo De Amicis.

**1897** : Mort de Paul Verne, frère de Jules, à Paris.

**1899** : Jules Verne reçoit la visite de Raymond Roussel.

**1902** : Jules Verne est atteint de la cataracte.

**24 mars 1905** : Jules Verne meurt de diabète et de paralysie à Amiens.



*Un capitaine de quinze ans*

Roman de Jules Verne, 1878

Résumé extrait du *Dictionnaire des voyages extraordinaires*, Claude Lengrand, encrage, 1998, MJV A 3022 c1

1873. En plein océan Pacifique, le brick *Pilgrim* a recueilli sur une épave cinq noirs américains et un chien nommé Dingo. A peine à bord, l'animal manifeste une violente animosité envers Negoro, le cuisinier du navire ; ce qui ne manque pas d'intriguer le novice Dick Sand, garçon intelligent et observateur. Quelques jours après, le capitaine et tout l'équipage périssent au cours d'une chasse à la baleine ; Sand se retrouve donc – bien involontairement – maître du bâtiment, et doit assurer la sauvegarde des passagers : mistress Weldon, l'épouse de l'armateur, accompagnée de son fils et de son cousin Bénédicte.

Courageusement, avec l'aide des noirs, le jeune garçon essaie de diriger le navire vers la côte sud-américaine. Negoro, qui nourrit des projets criminels, dérègle la boussole et le *Pilgrim* se déroute complètement de son itinéraire. Un ouragan le pousse vers une côte

inconnue où Dick Sand parvient à l'échouer ; en fait, il s'agit des rivages inhospitaliers de l'Angola.

Trahi par le trafiquant d'esclaves Harris, complice de Negoro, les naufragés vont tomber entre les mains du traitant Alvez, responsable des razzias qui dépeuplent cette contrée de l'Afrique ; seul Hercule, l'un des noirs, parvient à s'enfuir.

Conduits au marché de Kazonndé, les malheureux sont séquestrés, et mistress Weldon soumise aux pressions de Negoro qui veut négocier sa rançon. Sand, retrouvant le traître Harris le poignarde, ce qui lui vaut d'être torturé et condamné à mort. Mais il est sauvé par Hercule et s'évade avec la famille Weldon.

En descendant le cours du Zaïre, les fugitifs découvrent les restes d'un explorateur jadis assassiné par Negoro. Ce dernier, revenu chercher son butin, sera étranglé par le chien Dingo qui avait appartenu au malheureux voyageur.

Dick Sand conduira ses protégés sains et saufs jusqu'à un comptoir portugais d'où ils pourront regagner les Etats-Unis. Le capitaine improvisé, aidé par l'armateur Weldon, poursuivra ses études, avec, dans l'avenir, la certitude d'obtenir un commandement sur l'un des navires de la compagnie.

## Personnages principaux

### Bénédict (le cousin)

Américain. 50 ans. Entomologiste.

Curieux personnage, « long plutôt que grand, étroit plutôt que maigre », à l'allure gauche et embarrassée. Son chapeau et ses revers de veste sont hérissés d'épingles servant à fixer les bestioles qu'il capture. Figure osseuse, crâne énorme et très chevelu. Oûie particulièrement exercée : il peut identifier un insecte uniquement à son bourdonnement ! Sobre et insensible aux variations de température « ...il semblait moins appartenir au règne animal qu'au règne végétal. » Très brave homme, un peu naïf et resté « grand enfant » car incapable de se tirer d'affaires seul, même dans la vie quotidienne. Discret, conciliant et facile à vivre.

Ce passionné d'entomologie voyage avec sa cousine, mistress Weldon, à bord du brick *Pilgrim*. Totalement absorbé par sa quête de spécimens rares, indifférent à toutes les préoccupations matérielles, il va partager, sans s'en rendre compte vraiment, l'odyssée africaine du jeune capitaine Dick Sand. A tel point que, prisonnier d'une tribu sauvage, il s'évade involontairement en poursuivant un coléoptère ! Plus tard, privé de lunettes, Bénédict croit avoir découvert un nouvel hexapode, alors qu'il s'agit que d'une araignée amputée de deux pattes.

Une fois rentré aux Etats-Unis, - et en possession de ses bésicles, - un examen minutieux de l'animal lui révélera son erreur et le plongera dans un désespoir des plus navrant. En effet, le digne savant projetait d'écrire un ouvrage considérable sur « ... l'Hexapodes *Benedictus* » ; un des desiderata de la science entomologique. »

### Harris

Américain. 40 ans. Se prétend commerçant.

Vigoureux, œil vif, teint hâlé. Hypocrite, fourbe et impitoyable.

En réalité, avec son complice Negoro, il pratique la traite des noirs pour le compte du trafiquant Alvez. Rencontrant Dick Sand et les autres naufragés du *Pilgrim* sur la côte africaine, ce sinistre personnage s'ingénie à leur faire croire qu'ils se trouvent en Amérique du sud. Son but étant de les livrer à son chef, il se propose alors comme guide, mais se voyant découvert, prend la fuite. Après la capture du petit groupe, Harris se retrouvera face à Dick Sand et aura le tort d'ironiser sur le sort des prisonniers : le jeune homme l'étendra raide mort d'un coup de poignard.

### Hercule

Américain. 25 à 30 ans. Ouvrier agricole.

Un géant d'une force physique exceptionnelle. Courageux, intelligent et astucieux.

Ce noir de Pennsylvanie a été recueilli sur une épave à la dérive par le capitaine du brick *Pilgrim*.

Après la mort tragique de l'officier et de son équipage, Hercule va prêter main-forte au novice Dick Sand, afin de manœuvrer le navire. Après l'échouage sur la côte africaine, il est le seul qui parvienne à échapper aux trafiquants d'esclaves, mais n'abandonne pas pour autant ses amis prisonniers. Il récupère d'abord le cousin Bénédict, qui errait dans la brousse après son évasion involontaire ; puis, profitant de la couleur de sa peau, se déguise en sorcier et enlève mistress Weldon et son fils au nez et à la barbe de leurs geôliers. Entre-temps, il parvient aussi à soustraire Dick Sand au supplice qui le menaçait. Enfin, le brave colosse volera une pirogue qui lui permettra, ainsi qu'à ses protégés, de descendre le cours du Zaïre jusqu'à des régions hospitalières.

### Negoro

Portugais. 40 ans. Cuisinier (en réalité trafiquant d'esclaves).

De constitution maigre et nerveuse, mais robuste, très brun de cheveux, la peau légèrement basanée. Ce sinistre individu, sombre et taciturne, est intelligent et rusé, ce qui le rend d'autant plus dangereux. Lâche et cruel lorsque les événements tournent en sa faveur, et particulièrement cupide.

A l'actif de ce coquin, le meurtre – pour le voler – de l'explorateur Samuel Vernon dont il était le guide ; puis la traite des noirs pour le compte d'Alvez. Arrêté par les Portugais, il se voit condamné au bagne à perpétuité. Il réussit à s'évader du pénitencier de Saint-Paul-de-Loanda, gagne clandestinement la Nouvelle-Zélande et, à Auckland, se fait embaucher comme cuisinier à bord du *Pilgrim*.

Désormais, Negoro poursuit un seul dessein : revenir en Afrique pour y reprendre sa lucrative activité d'esclavagiste. Après la disparition brutale du capitaine et de son équipage, il se heurte au novice Dick Sand qui a pris le commandement du navire. Afin de le tromper sur la direction à suivre, il dérègle alors la boussole. Dérouté, puis endommagé par un ouragan, le *Pilgrim* finit par s'échouer sur la côte de l'Angola, - et les passagers sont vite capturés par les complices du Portugais

Celui-ci exulte : il entreprend de négocier la rançon de missstress Weldon et prononce l'arrêt de mort de Dick Sand ; heureusement, les prisonniers parviennent à s'enfuir. La cupidité de Negoro entraînera son châtement : revenu sur le lieu de son crime afin d'y récupérer l'or qu'il y avait enterré, le renégat tombera sur Sand et ses amis et sera tué par le chien de l'explorateur assassiné.

### Dick Sand

Américain. 15 ans. Novice de la marine marchande.

Un adolescent qui, à l'âge adulte, ne dépassera pas la taille moyenne, mais déjà fortement constitué. Leste et très habile à tous les exercices physiques, appartenant à cette catégorie de privilégiés « ...dont on peut dire qu'ils sont nés avec deux pieds gauches et deux mains droites... » Brun aux yeux bleus, avec une physionomie vive et intelligente.

Courageux, énergique, résolu, se distinguant par son esprit de décision, mieux qu'un audacieux (parfois irréflecté), c'est un « oseur » : il pense d'abord et agit ensuite, sans jamais se dissiper en paroles et en gestes inutiles. Malgré son jeune âge, il fait preuve d'un sang-froid assez extraordinaire. Gratifié d'une grande vigueur morale, on le voit surmonter rapidement les moments d'abattement.

Né de parents inconnus, abandonné dès la naissance, Dick tient son patronyme de l'endroit où il fut trouvé : la pointe de Sandy-Hook, à l'entrée du port de New-York. Elevé dans une institution charitable, il avait très tôt « ...envisagé sa condition misérable, et il s'était promis de « se faire » lui même ... » A l'âge de 8 ans, il s'embarque comme mousse et commence son apprentissage de marin. Le capitaine Hull remarque la bonne volonté de l'enfant et le recommande à son armateur, James Weldon, qui se charge de faire compléter son éducation. A 15 ans, il entreprend sa première campagne de pêche, en qualité de novice, à bord du brick-goélette *Pilgrim*, appartenant justement à son bienfaiteur.

Lors d'une escale à Auckland, Dick a le plaisir de voir arriver, en qualité de passagers, mistress Weldon, l'épouse de l'armateur, et son fils, le petit Jack, qu'il aime comme un jeune frère. Le voyage de retour s'annonce donc heureux, mais une tragédie brutale vient l'endeuiller : le capitaine Hull et son équipage sont tués par une baleine. Le novice doit désormais gouverner le navire avec l'aide de quelques ouvriers noirs inexpérimentés. Il veut tenter d'atteindre l'Amérique du Sud, mais Negoro, le cuisinier du bord – un dangereux repris de justice – sabote la boussole afin que le brick se dirige vers l'Afrique.

Effectivement, désemparé par une tempête, le *Pilgrim* s'échoue sur la côte angolaise. Trompé par Harris, un complice de Negoro, Dick comprend trop tard qu'il a fait fausse route et tombe avec ses compagnons aux mains de trafiquants d'esclaves. Condamné à mort pour avoir poignardé Harris, l'adolescent est sauvé *in extremis* et retrouve la famille Weldon évadée du camp. Après un long périple à travers la forêt vierge, il parviendra à ramener tout son monde dans une contrée plus hospitalière de l'Angola.

Dès son retour en Amérique, Dick Sand se remettra au travail avec une ardeur digne d'éloges ; à 18 ans, il terminera brillamment ses études hydrographiques et, breveté par faveur spéciale, s'apprêtera à commander pour la maison Weldon.

### Mistress Weldon

Américaine. 30 ans. Sans profession.

Pas de description physique. Une femme digne et forte dans l'adversité ; courageuse et douée de sang-froid.

Mistress Weldon a dû rester à Auckland durant trois mois à cause de la maladie de son petit garçon. Impatiente de rentrer aux Etats-Unis, la jeune femme s'embarque à bord du baleinier *Pilgrim*, armé par son mari. Elle va dorénavant se trouver étroitement associée aux aventures du novice Dick Sand, devenu involontairement le capitaine du navire. Après l'échouage sur la côte africaine, elle est, comme ses compagnons, enlevée par les trafiquants d'esclaves et subit les épreuves de la captivité. Le traître Negoro compte bien négocier avantageusement sa rançon, mais, grâce au noir Hercule et à Dick Sand, mistress Weldon échappe à ses ravisseurs.

Revenue en terre américaine, cette femme de cœur se réjouira de la réussite sociale du jeune novice, qu'elle considèrerait un peu comme son fils adoptif. Elle n'aura de cesse également que son mari obtienne la libération des compatriotes d'Hercule encore prisonniers des esclavagistes.

### Jack Weldon

Américain. 5 ans.

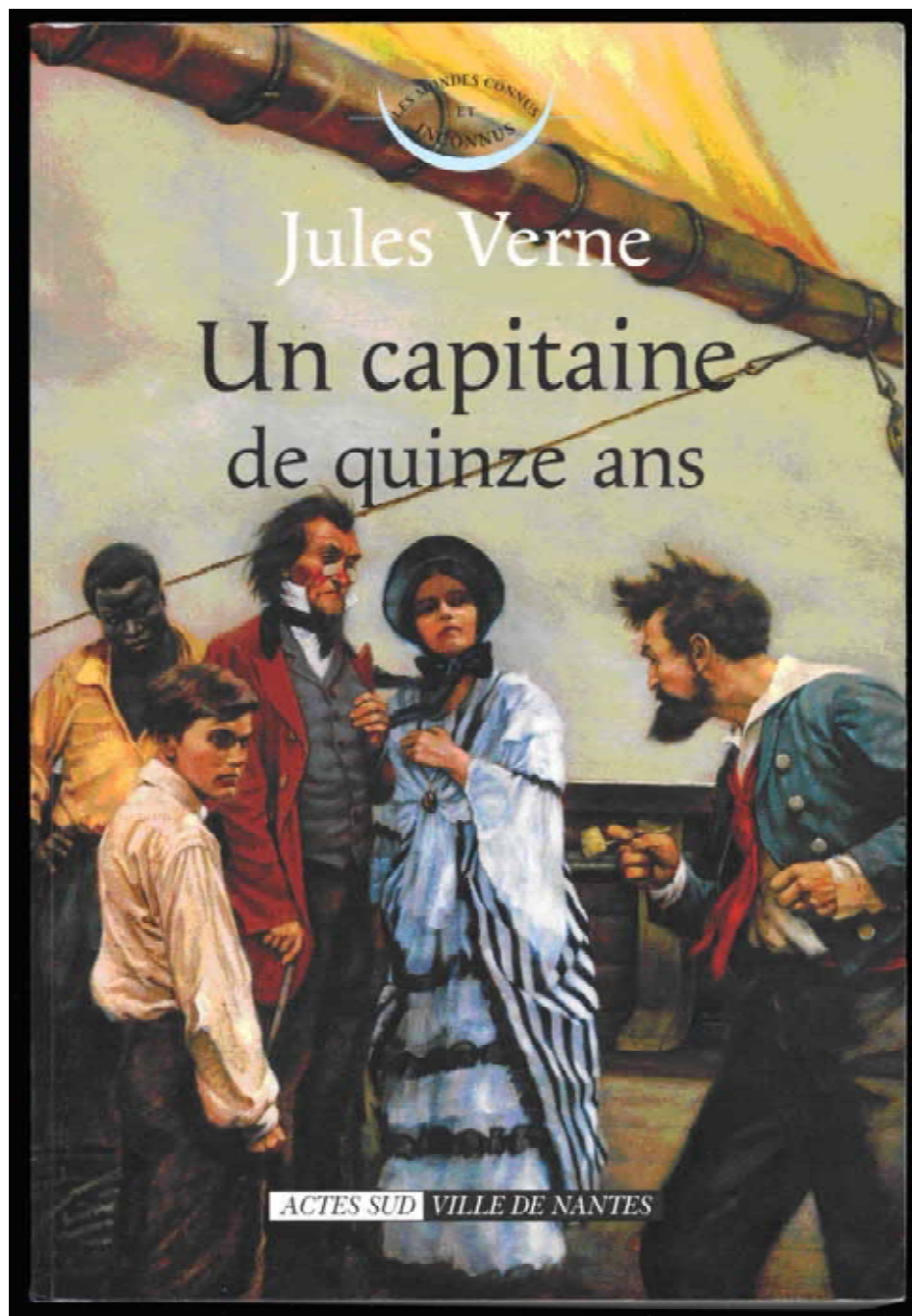
Aucune description physique ; santé plutôt délicate. Un petit garçon gentil, vif et intelligent.

Le fils de mistress Weldon éprouve une grande affection pour Dick Sand qui, pour lui, est une sorte de frère aîné. A bord du *Pilgrim*, il ne le quitte pas, et, grâce aux exercices quotidiens qu'il effectue en sa compagnie, se remet rapidement de sa maladie. C'est Jack, qui, ayant gagné l'amitié de Dingo, un chien recueilli à bord d'une épave, découvrira un jour que l'animal « sait lire » ; ou tout au moins, sait reconnaître deux lettres, celles des initiales de son ancien maître.

### Le Pilgrim

Brick-goélette de quatre cents tonneaux, armé à San Francisco pour la grande pêche. Armateur: James W. Weldon ; commandant : capitaine Hull. Parti d'Auckland, il recueille en cours de route les rescapés du brick *Waldeck*. A la suite de la disparition brutale du capitaine et de l'équipage au cours d'une chasse à la baleine, c'est le novice Dick Sand qui prend le commandement du bâtiment. Après une violente tempête, le jeune capitaine se verra dans l'obligation d'échouer le *Pilgrim* sur la côte africaine où le ressac finira de le démembrer définitivement.

# «L'Afrique des traitants et des esclaves» le point de vue de Jules Verne



**Janvier 2008**

Dossier pédagogique établi par  
Laurence de Massot et Catherine Botreau

## **Contacts**

**Bibliothèque municipale de Nantes**  
Service des Actions Educatives  
24, quai de la Fosse  
44000 NANTES  
Tél. 02 40 41 42 41 - fax : 02 40 41 42 00  
mail : [bm.sae@mairie-nantes.fr](mailto:bm.sae@mairie-nantes.fr)  
[www.bm.nantes.fr](http://www.bm.nantes.fr)

**Musée Jules Verne**  
3, rue de l'Hermitage  
44100 NANTES  
Tél. 02 40 69 72 52 - fax : 02 40 73 28 18  
mail : [musee-julesverne@mairie-nantes.fr](mailto:musee-julesverne@mairie-nantes.fr)  
[www.julesverne.nantes.fr](http://www.julesverne.nantes.fr)